

En mai 2007, le président Jean-Pierre Escalettes m'a proposé de mettre en place une commission indépendante pour réfléchir à la place et au rôle du football dans la société. Le principe était de réunir des personnalités venant d'horizons divers, aimant et connaissant le football, mais n'y étant pas professionnellement liés. En installant la commission, le président Jean-Pierre Escalettes a dit qu'il n'y avait pas de « footballistiquement correct » et que les membres étaient tout à fait libres de travailler comme ils l'entendaient et d'écrire ce qu'ils souhaitaient. Nous avons eu en effet parfaite liberté pour mener nos travaux, la Fédération nous en donnant les moyens logistiques (salle, secrétariat) mais sans pratiquer aucune sorte d'ingérence. Nous nous sommes réunis une fois par mois de mai 2007 à octobre 2008. Ces séances de travail ont été partagées entre discussions à partir d'un rapport préliminaire établi par l'un des membres de la commission (voir liste en annexe), ou par l'audition de différentes personnalités membres de la famille du football (voir liste en annexe). Ce qui suit est le résultat de ce travail collectif. Il représente les points de consensus des membres de la commission, mais pas une vue unanime sur tous les points abordés. Le président de la commission en assume toutes les imperfections et manques.

INTRODUCTION

À feuilleter les journaux, à regarder la télévision, écouter la radio, le football semble concentrer contre lui toutes les critiques. Un observateur pressé ou venu de Sirius conclurait hâtivement qu'il s'agit d'un phénomène particulièrement dangereux pour la société. Aucun reproche ne lui aura été épargné récemment. Le football semble avoir quitté les pages sports pour s'installer dans celles des faits divers. Il déchaîne la violence, nourrit le racisme, provoque l'abrutissement des foules, fait triompher la brutalité, le dopage, la corruption, et favorise le déferlement de l'argent roi. Bref, il ne véhicule que des valeurs négatives.

Certains, voudraient faire croire qu'il suffirait de supprimer le football pour que la société française se porte mieux. Comme si la France avait quitté l'âge d'or avec l'arrivée et le développement du football.

Face à cette vague ou plutôt ce tsunami de critiques, il y a deux attitudes à éviter. La première consisterait à pratiquer la politique de l'autruche, à rejeter en bloc l'ensemble des critiques, aux motifs qu'elles viendraient de personnes mal intentionnées, n'étant animées que par une jalousie déplacée et excessive à l'égard du football ou encore faisant preuve de capacités de réflexion particulièrement limitées. La seconde serait de les prendre en bloc, de les accepter et de les intérioriser sans examen approfondi, de ne pas faire un travail indispensable de réflexion. S'il y a de la place pour la critique, elle doit rester intelligente. Et ce n'est pas toujours le cas, loin de là.

Le football ne mérite ni cet excès d'honneur ni cette indignité. La véritable réponse consiste à porter un regard lucide sur l'ensemble du phénomène. Le football occupe une telle place dans la société, démesurée aux yeux mêmes de

nombreux responsables qui le vivent au quotidien, qu'il suscite presque automatiquement ce flot de reproches. L'ampleur et la vivacité des critiques adressées au football sont en fait la rançon de la gloire, l'autre face de la médaille, le prix de l'extrême visibilité. Mais cet acharnement en dit plus sur la médiocre qualité de nombreux débats médiatiques, où l'émotion l'emporte sur la réflexion, l'à peu près sur la précision, que sur le football lui-même. Si l'on regarde les choses posément, on voit que très souvent on fait d'un os, un dinosaure ; que l'on juge le football sans le contextualiser ; que l'on systématise des faits isolés ; que d'un précédent on fait une coutume. Il est certes plus courant de parler des trains qui déraillent, que de ceux qui arrivent à l'heure. Mais même lorsqu'un train déraile, on ne propose pas de supprimer les transports ferroviaires. On regarde tout simplement quelle est la chaîne de responsabilités pour éviter qu'un nouvel accident se déroule.

Essayons d'en faire de même pour le football, de dépassionner le débat, de lui appliquer discernement et recul, de voir ce qui peut être amendé, ce qui doit être combattu et ce qui peut être valorisé, et faisons une balance honnête de tout cela. On attribue au football la cause de problèmes dont il n'est que le reflet.

On l'a vu encore récemment à propos de « l'affaire » de La Marseillaise sifflée lors du match France-Tunisie et de l'émotion légitime que cela avait créée. Certains commentateurs ont cru bon inverser la chaîne des responsabilités. Ce n'est pas le football qui est responsable de la situation des banlieues, mais bien les pouvoirs politiques qui se sont succédés depuis trente ans de façon inefficace pour régler ce problème. Aussi proposer de détruire les stades pour en faire des maisons de la culture ou de supprimer le football, comme cela a été proposé, prouve seulement que l'on peut revendiquer le statut d'intellectuel et faire preuve d'une bêtise à front de taureau. Le football a été ce soir-là la victime

et non le coupable. Par ailleurs, sans le football la situation sociale des banlieues serait bien pire ! On ne se pose pas la question fondamentale, est ce que cela irait mieux, si le football n'existait pas ? Le bilan global pour la société est-il négatif ou positif ? Comment dès lors lutter contre les dérives et développer les aspects positifs ?

Passons en revue quelques reproches courants adressés au football.

Première critique : le football génère de la violence. Selon un sondage IPSOS de février 2008, pour 48 % des Français, le football est lié à la violence. On met en avant des actes qui font les une de la presse chaque week-end. Ils existent, il ne faut pas les nier, il faut les réprimer, les condamner, empêcher leur survenance. Est-ce que c'est le football qui génère la violence ou les rassemblements collectifs ? À partir du moment où plusieurs milliers de personnes sont rassemblées au même moment, qui plus est dans une confrontation physique organisée, il y a effectivement risque de dérapage. Lorsque l'on regarde ce qui se passe désormais dans les manifestations sur la voie publique. On voit bien pire. Faut-il à cause des casseurs supprimer la liberté de manifester ?

Mais même des évènements *a priori* fédérateurs, où il n'y a pas un camp qui s'oppose à l'autre, comme les festivités du 1^{er} janvier, les concerts géants donnent lieu à des débordements de violences et parfois des morts. Faut-il les supprimer ? Faut-il supprimer les soldes parce que même dans les boutiques les plus chics elles provoquent des échauffourées ? On voit que le football n'est pas le plus à condamner, loin de là. Non seulement d'autres activités humaines provoquent des débordements, mais les autres sports collectifs, qui par ailleurs attirent moins de monde, sont également l'objet de violences, qui sont moins médiatisées. Le football fait sa propre police et a mis en place un observatoire

du comportement qui tient des statistiques précises, permettant de relativiser l'association du football à la violence.

Et puis, poussons un peu plus loin la réflexion. Imaginons un match entre deux clubs de juniors. Ceux qui vont assister à ce type de match sur le terrain entendent parfois quelques insultes, observent des gestes physiques appuyés dans la conquête de la balle. Mais dans la quasi-totalité des cas, l'encadrement des équipes, les entraîneurs et l'arbitre y mettent bon ordre et tuent dans l'œuf l'envie de passage à la violence. Les incidents existent sans doute plus qu'au golfe ou au tennis (quoique sans doute on se rappelle de ce cas où le père d'un jeune joueur de tennis avait drogué l'adversaire de ce dernier provoquant involontairement sa mort), ils sont rares, même s'ils sont parfois très médiatisés. Mais poussons plus loin le raisonnement. Si ces jeunes n'étaient pas sur un terrain de football, s'ils n'étaient pas encadrés comme ils le sont, croit-on qu'ils se satisferaient de faire des parties de dominos ou de bridge ? Ou qu'ils puissent tous en si grand nombre jouer au golfe ou au tennis ? Qu'ils aient en permanence un comportement courtois, respectueux et parfaitement pacifique et emploient l'imparfait du subjonctif ?

Il peut y avoir de la violence sur les terrains de football amateurs ou jeunes, mais la violence serait bien plus importante dans la société, si ce sport ne venait pas canaliser et encadrer l'activité de ces dizaines de milliers de personnes. Le football joue plutôt le rôle d'amortisseur de la violence. Il donne à bien des jeunes un cadre, une discipline qu'ils n'auraient pas s'ils ne pratiquaient pas ce sport. Les quelques dérapages auxquels on assiste dans les compétitions de jeunes ne doivent pas empêcher de voir que le niveau général d'incivilités serait dramatiquement plus élevé si ces mêmes jeunes n'étaient pas encadré au football.

Le racisme ? Le football en est plus victime que coupable et la lutte qu'il entreprend contre lui est plus importante que bien d'autres activités sociales ne le font. Ces derniers temps, des dérives racistes ont été à juste titre montrées du doigt et condamnées par les médias et les responsables politiques. Il est effectivement anormal et inacceptable que des supporters lancent des injures racistes à un joueur. Ceci doit être sanctionné. Mais croit-on que les insultes racistes n'existent que dans le football ? On peut au contraire penser qu'elles sont davantage mises en avant et plus sévèrement sanctionnées dans le football, que dans les autres secteurs de la vie sociale. Des spectateurs ont injurié des joueurs pour la couleur de leur peau, des individus présents dans un stade ont déployé une banderole infamante pour les habitants de la région du club adverse. Les instances du football, face aux déchaînements médiatiques et moutonniers que ceci a créé, ont réagi et peut-être même surréagi. Les clubs ont été tenus pour responsables de l'attitude de leurs supporters et ont subi pour cela des sanctions. Le football pratique donc dans ces cas le principe de responsabilité pour autrui qui n'est pas reconnu dans le droit français et qu'aucun autre secteur n'applique. La preuve, c'est qu'alors que les instances du football avaient décidé d'exclure le PSG de la coupe de la ligue après l'affaire de la banderole « anti Ch'tis », la justice a exigé la réintégration du Club dans cette compétition, preuve que les instances du football avaient été plus sévères que ne l'exigeait le droit.

Si on appliquait la même sévérité à d'autres secteurs, alors telle société savante, parce que sa secrétaire perpétuelle a eu des propos infamants sur les Noirs, telle radio ou chaîne de télévision parce que des animateurs vedettes ont tenu des propos racistes, tel parti politique ou assemblée dont des responsables ont également fait preuve de racisme devraient subir le prix des dérives de l'un de ses membres et être également sanctionnés : il n'en est rien et cela ne choque

personne. En réalité, le football est bien plus sévère pour les actes et paroles racistes que la plupart des autres institutions nationales. Par ailleurs, il constitue une des meilleures écoles de lutte contre le racisme, tout simplement parce que des millions de personnes admirent des joueurs qui n'ont ni leur couleur de peau, ni leur religion, ni leur nationalité et en dehors de l'élite, chacun peut voir chaque week-end, dans les milliers de match qui sont organisés, des enfants, des jeunes, des adultes, de toutes nationalités, de toutes couleurs de peau, de toutes origines ethniques, de toutes confessions jouer ensemble et faire équipe.

Le football est un vecteur d'intégration et de reconnaissance de la diversité dont l'Assemblée nationale, le corps préfectoral, l'armée, l'ENA, le MEDEF, le jockey club, Le Siècle, bref tous ces cercles où les décisions se prennent feraient bien de s'inspirer.

Le football est essentiellement démocratique, il n'y a pas de raison, d'héritage ou de réseau social. Chacun est sur la même ligne de départ. Contrairement à de nombreuses activités sociales, le fait d'être « fils de » n'est en rien la garantie de réussir et le fait de n'avoir aucune protection familiale ou sociale n'est en rien un obstacle à la réussite.

Le football, c'est le vouloir vivre ensemble. Il occupe une place indispensable dans la société où il anime la vie. Il crée des camaraderies ou des amitiés aussi bien dans les grands centres urbains que dans les petits villages. Le football crée du lien social au quotidien à une époque où les individus sont de moins en moins liés socialement aux autres et au moment où toutes sortes de replis, sociaux, de classe, ethniques, *etc.* sont à l'œuvre.

Une critique récurrente porte sur les dérives de l'argent. Les stars du football gagnent en effet des sommes considérables, des salaires mensuels qui donnent le vertige, des salaires annuels qui peuvent dépasser les gains de toute une vie. Les stars d'aujourd'hui gagnent en un mois ce que gagnaient celles d'il y a une génération en un an et celles d'il y a deux générations en une carrière, et encore.

Mais ceci ne concerne qu'une minorité, celle des stars internationales. Peut-on juger la pratique de 2,3 millions de licenciés en France, d'un plus grand nombre encore de pratiquants officieux et informels de plusieurs millions de spectateurs et téléspectateurs, à celui de quelques dizaines de vedettes professionnelles ?

On leur propose de l'argent, ils l'acceptent. Mais est-ce le football qui doit être condamné ou la loi du marché ? Les salaires qui leur sont proposés ne sont que le reflet de cette dernière et, sauf gestion catastrophique, un club peut proposer de telles sommes à des joueurs stars sans être en déficit. C'est souvent au contraire la raison de gains futurs. Mais contrairement au salaire des dirigeants du CAC 40, les joueurs de football ne forment pas une sorte de syndicats oligopolistiques qui fixeraient en communs les rémunérations des uns et des autres. Les sommes qu'ils reçoivent sont l'effet des recettes qu'ils génèrent en audience télé, en assistance aux stades, en maillots vendus, en journaux publiés. Ils ne suppriment pas d'emploi, ils ne délocalisent pas et leurs salaires fussent-ils mirifiques, ne sont pas le prix de vies brisées par le chômage.

Ceci dit, de nombreuses vedettes devraient comprendre que la réussite, la fortune, la gloire créent non seulement des droits, mais aussi et peut-être avant tout des obligations. Qu'être rivé sur ses écouteurs et sous son bonnet n'est pas un comportement positif. Qu'ils doivent leurs succès aux supporters et que les respecter est la moindre des choses. L'argent de certaines stars peut amener à des comportements condamnables. Est-ce le football ou est-ce le fait qu'un

homme, dont la formation est à peine terminée, qui sort d'un milieu populaire, est soudain à la tête d'une fortune ? Lorsque l'on compare ces comportements avec ceux de certains héritiers ou vedettes de variétés ou de la bourse qui peuvent aussi amasser des fortunes très jeunes, on voit que le football et ses vedettes ont un comportement en général beaucoup plus modeste et respectueux que les autres, bien que puissent exister des dérives personnelles. Mais si les jeunes stars du football ne respectent pas le public, s'isolent dans leur tour d'ivoire, ils susciteront la colère dès qu'ils connaîtront des échecs. À l'inverse, les fans supporteront, même en cas de passe difficile, un joueur qui les aura respectés.

L'argent drainé par le football est sans comparaison par rapport à celui qui circule dans la plupart des autres sports. Un joueur de troisième division nationale gagnera plus que les médaillés olympiques d'un sport plus confidentiel. Le football semble monopoliser les écrans télévisuels, et les autres sports ont du mal à exister médiatiquement par rapport à cette concurrence apparemment déloyale. Le football écrase la concurrence. Là encore le football n'exige rien, c'est une fois encore le reflet du marché. Ce sont les médias, le public et les sponsors qui décident au final qu'il faut investir sur le football, qu'il faut montrer du football parce que cela attire le public. C'est sans doute regrettable, injuste, mais ce ne sont pas les dirigeants du football qui exigent l'exclusion des autres sports de la médiatisation ou que des champions olympiques de sports moins médiatisés ne puissent avoir que des salaires de cadres moyens, alors qu'ils sont les premiers au monde dans leur discipline. On notera par ailleurs que l'argent des stars du football suscite régulièrement des commentaires ce qui n'est pas le cas de celui des pilotes de Formule 1 ou de golf. Ces deux poids deux mesures sont sans doute explicables par la visibilité du football et son caractère populaire.

Toute puissance, et le football professionnel français en est une incontestable, suscite exigence, contestation, remise en cause et jalousie. Le football professionnel français est en fait victime de son succès. Sa visibilité est phénoménale, il n'y a aucune comparaison, à budget égal, entre la visibilité d'un club de football et d'une entreprise. La distorsion évidente entre la taille – économiquement comparable à une PME pour les clubs les plus riches et les plus fameux – et le rayonnement – car c'est certainement le fait social le plus exposé – crée autour du football des attentes, des exigences sans doute disproportionnées. Plus on est populaire, plus il faut être exemplaire. L'exposition maximale s'accompagne d'une exigence maximale. Le monde du football doit prendre cette réalité et bannir les excès de la «starisation» de certains joueurs qui ont la «grosse tête» et se coupent de leurs racines, et de ceux qui aiment le football.

Face à cette situation, éviter deux écueils, le déni et l'autodénigrement. Le monde du football ne doit pas se voiler la face devant le déficit d'images ou les dérives dont il peut être parfois responsable. Il ne doit pas non plus verser dans l'autodénigrement ou dans la culpabilisation excessive.

On pourrait même au contraire penser que le football est modeste et même peut-être trop modeste. Finalement, avec 2,3 millions de licenciés en France, n'est-ce pas l'institution qui rassemble le plus de personnes chaque semaine ? Il n'y a pas de partis politiques, de mouvement syndical, d'églises, d'associations qui fédèrent autant de personnes et d'énergie. Si on y ajoute l'entourage familial et les amis qui viennent supporter les joueurs, le football est sans contexte l'activité numéro 1 dans ce pays. Pour autant il ne s'érige pas en lobby, il n'a pas d'exigence par rapport au monde politique, il ne se constitue pas en groupe

de pressions qui essaye non seulement de maintenir mais de développer ses avantages. Par rapport à son poids potentiel dans la société, le football fait profil bas. Il y a des structures ou des groupes de pressions bien moins représentatifs, qui ne contribuent certainement pas autant à l'intérêt général et qui se mettent beaucoup plus en avant ou émettent beaucoup plus de revendications égoïstes.

Il est tout à fait possible de différer sur les interprétations des sifflets entendus lors de La Marseillaise au cours du match France-Tunisie. L'émotion a été générale et quasi unanime. Les réponses à apporter peuvent différer et les membres de cette commission peuvent ne pas partager la même position sur ce point. Qu'un dialogue s'instaure entre le pouvoir exécutif et les instances du football pour éviter que ce type d'incident regrettable ne se reproduise est normal. Mais que certains responsables politiques, des journalistes ou des pseudo-intellectuels aient pu mettre en accusation le monde de football à cette occasion sort du sens commun. Ce n'est pas la FFF qu'est comptable du sort des banlieues. Ceux qui ont cru rendre responsables les instances du football de cet épisode ont fait preuve plus de sens de la communication que de pertinence d'analyse. Nul doute qu'ils auraient été moins vindicatifs face à des structures qui usent plus de leur influence que ne le fait le monde du football. Ceci pour montrer que loin de peser sur les décisions, le monde de football français fait preuve de retenu, et aurait presque peur de son ombre. Il sous-estime son poids et se fait souvent maltraiter de façon excessive.

Le football est en fait sous-utilisé, son rôle en matière de lien social, de santé, de loisirs, d'intégration, de vouloir vivre ensemble pour déjà important qu'il soit pourrait être beaucoup plus développé par les pouvoirs politiques et économiques.

Chapitre I

Football et violence :

Carton jaune ou carton rouge ?

En matière de violence comme en matière criminelle, ce qui est nouveau est en général ce qu'on a oublié.

Chaque génération pense découvrir des phénomènes que les générations précédentes ont déjà connus. Il en est ainsi de la violence, comme de l'évolution du fait criminel. Souvent, il suffit de se retourner pour trouver des analogies, voire des similitudes. Le fait nouveau est la rapidité et l'intensification des flux d'informations : tout en contribuant à l'instantanéité des réactions, cela nuit sans conteste à l'élaboration d'une réflexion structurée. Il est donc plus que nécessaire de différencier ce qui relève de nouveaux comportements et ce qui est profondément enraciné dans notre histoire.

Le sport n'échappe pas à cette règle. Régulièrement, on feint de redécouvrir des phénomènes gravitant autour de la pratique sportive et on les expose comme étant des nouveautés inhérentes à l'évolution des comportements et non comme les us et coutumes de ce divertissement.

Le football occupe une place bien particulière dans ce schéma. Sport ancien (qui remonte, dans des formes quelque peu différentes de celles d'aujourd'hui, à l'Antiquité), le football, et son ancêtre la soule, ont souvent fait l'objet d'une attention soutenue des autorités politiques. Ainsi, le 13 avril 1314, le maire de Londres proclame l'interdiction de la pratique « en raison des grands désordres causés dans la Cité ». Cette interdiction sera renouvelée à plusieurs reprises.

En 1607, en Italie, une loi visant au maintien de l'ordre pendant les matches de Calcio florentin est édictée : « Tous les spectateurs doivent rester à leur place ; personne ne doit pénétrer sur le terrain de jeu. Les contrevenants doivent être appréhendés et punis d'une amende ».

Dès le XVI^e siècle, la pratique du ballon rond s'impose pourtant comme une activité très populaire un peu partout dans le monde. La soule, rebaptisée *folk football* (football du peuple), se caractérise par le fait qu'elle est principalement pratiquée par le petit peuple. Sa pratique sera interdite à de nombreuses reprises car, du fait de sa popularité, de nombreux citoyens préféraient ce loisir à d'autres activités. Ainsi, les interdits anglais mentionnent toujours que seule la pratique du tir à l'arc est recommandée. Les arcs longs anglais étaient d'une redoutable efficacité pour l'armée anglaise mais leurs conditions d'utilisation nécessitaient un entraînement régulier et quotidien incompatible avec la pratique d'un autre sport. En France, il semble que le développement de la soule ait parfois entraîné quelque baisse de productivité, due à des absences répétées dans certaines professions ou corps de métiers.

Rappelons que c'est en 1863, en Angleterre, qu'on codifia les règles du football moderne en adoptant les règles de Cambridge et que l'on fonda la première « Football Association ». C'est à cette époque que la pratique du football et du rugby se distribua en fonction de la qualité des terrains. Dans les collèges anglais où il y avait des terrains gazonnés (souvent les plus riches), donc sans danger, le jeu évolua vers le rugby. Là où les revêtements étaient plus dangereux, plus propices aux accidents, on privilégia le football. De là provient en partie cette explication selon laquelle le football serait « un sport de gentlemen pratiqué par des voyous » alors que le rugby serait un « sport de voyous pratiqué par des gentlemen ». Mais, quoi qu'il en soit, on voit que l'influence sociale est prépondérante dès la naissance du football moderne...

Ces exemples illustrent deux caractéristiques majeures du football : une histoire jalonnée par des considérations déjà liées à l'ordre public et la nature du recrutement social des joueurs qui en fait, dès son origine, un sport populaire au sens étymologique du terme, donc un sport de masse.

Le football a des règles simples que chacun peut comprendre aisément. Ensuite, c'est un sport facile à pratiquer, puisqu'il se décline sous toutes les latitudes, dans toutes les conditions, y compris les plus sommaires. Même réduit à son principe, sans équipement à disposition des joueurs, il conserve en effet ses attraits. C'est aussi le plus individuel des sports collectifs : un seul joueur peut faire basculer un match et ainsi se mettre en avant. Par ailleurs, le football est un jeu ouvert, dynamique, dont les rebondissements sont évidemment propices à susciter l'enthousiasme et la passion.

Sa réussite tient également au fait qu'il permet, plus que tout autre sport, à tout un groupe humain présent sur un territoire de s'incarner symboliquement à travers une équipe, dans un jeu qui est une sorte d'allégorie des anciennes conquêtes militaires sur un terrain qui est un champ de bataille. L'équipe peut aussi bien représenter un établissement scolaire, une entreprise, une commune ou une nation : le ressort identitaire est semblable et fonctionne aussi bien. En ce sens, l'équipe est une représentation sublimée du joueur, mais aussi du spectateur. C'est sans doute pour cela que le football a partie liée avec la violence, alors même que ses règles sont pacifiques et prohibent les contacts physiques, contrairement à son cousin le rugby.

Popularité signifie également forte visibilité. Plus que pour d'autres sports, évènements ou manifestations populaires, la forte exposition médiatique du football tend, au quotidien, à façonner l'image d'un sport qui serait de plus en plus violent tant dans la relation entre pratiquants, sur le terrain de jeu, que dans

celle entre spectateurs ou encore personnels auxiliaires (arbitres, dirigeants de clubs) et supporters.

De nombreux évènements, souvent dramatiques, confirment cette impression. Là encore, la tendance à la généralisation rapide des faits divers déforme le prisme d'analyse du phénomène. Un incident n'est pas constitutif d'une situation récurrente même s'il s'apparente souvent à un symptôme. De même, quel que soit le domaine, un événement doit toujours être replacé dans un contexte. Un accident d'avion est une catastrophe humaine qui marque les esprits, mais il est heureusement rare au regard de l'intensité du trafic aérien ce qui fait de l'avion le moyen de transport le plus sûr. Un jeune homme qui poignarde ses camarades dans un collège est un événement traumatisant, mais suffisamment exceptionnel pour ne pas en tirer des conséquences trop rapides sur l'augmentation de la violence dans les établissements scolaires.

Pour le football, le même raisonnement doit être d'autant plus suivi que, généralement, tout se mêle dans l'inconscient du public : agressions, accidents, mouvements sur le terrain, dans les tribunes, autour du stade, sur la route, etc. Un mouvement de foule lors d'une rencontre internationale ne peut être placé sur le même plan d'analyse qu'une agression entre un joueur et un arbitre lors d'un match amateur. De même, la violence perpétrée lors des compétitions nationales, européennes ou internationales n'est pas de même nature que celle rencontrée, chaque dimanche, dans certains clubs amateurs.

Dans le premier cas, on constate une sorte d'institutionnalisation de la violence par quelques groupes de supporters. On retrouve alors les mécanismes classiques de la bande : pour exister, chaque groupe doit être visible et provocateur, et chaque membre du groupe doit s'affirmer pour progresser au sein de celui-ci. Cela passe tant par des comportements violents que par des

attitudes de rejet de l'autre où les propos xénophobes, sexistes ou homophobes vont souvent servir de faire valoir.

Dans le deuxième cas, la violence au sein du milieu amateur relève plus du domaine du pulsionnel, du réactif et de la frustration. Elle est également le reflet amplificateur de la violence de notre société et de la perte du rapport positif à la règle et à l'autorité.

Dans un premier temps, les autorités publiques, comme les institutions sportives, ont réagi en adoptant la culture du traditionnel triptyque national : « négation, minoration, éjection », soit en français courant : « ce n'est pas vrai, ce n'est pas grave, ce n'est pas de ma faute ». Elles se sont donc discréditées avant de remonter, difficilement, la pente.

Comme c'est souvent le cas en matière de sécurité, les premières mesures qui ont été prises ont principalement une essence répressive : pénalisation des comportements par l'adoption de mesures législatives et réglementaires, développement des technologies de surveillance et de contrôle et durcissement de la réponse pénale.

La mise en place de systèmes de vidéoprotection ou de contrôle des auteurs de troubles (fichier des personnes ayant fait l'objet d'une interdiction de stade), le déploiement relativement massif des forces de l'ordre à chaque rencontre à risque, le développement des dispositifs de sécurité interne aux clubs (stadiers, concertation avec les associations de supporters), la multiplication des interventions législatives ou encore l'importance croissante des décisions prises par les commissions disciplinaires témoignent de l'attention des autorités. Mais la plupart de ces mesures ont souvent été adoptées en réaction à un événement sans véritablement s'inscrire dans une démarche globale de diagnostic et sans nécessairement que l'ensemble des aspects d'une politique, autre qu'exclusivement répressive, ne soit envisagé. Ces stratégies ont d'ailleurs été

mises en œuvre avec plus ou moins de succès dans les compétitions internationales, des résultats mitigés au niveau professionnel national, et une inefficacité relative dans le milieu du football amateur.

Dans le même temps, la sensibilité au phénomène s'est accentuée. Le contenu des banderoles déployées lors des rencontres, et leur caractère xénophobe ou humiliant, a remplacé pour un temps les préoccupations relatives à la présence de pétards, de fusées ou d'armes blanches.

Depuis le drame du stade du Heysel, il y a près d'un quart de siècle, des périodes d'accalmie et des épisodes de violence se succèdent rapidement. Les mêmes événements se reproduisent à plus ou moins brefs intervalles sans que ceux-ci ne fassent d'ailleurs toujours l'objet d'un traitement médiatique identique. Les mêmes problématiques se posent. Comment mieux surveiller les clubs de supporters ? Comment éviter les infiltrations idéologiques ? Comment mieux contrôler les accès aux stades ? Comment empêcher que la violence de la cité n'envahisse les terrains de jeu du dimanche ? Et les mêmes commentaires fleurissent à chaque incident.

Certains clubs ont réussi une véritable pédagogie du supporter. D'autres ont tenté une démagogie du *hooligan*. C'est donc un tableau complexe et circonstancié qu'il faut dresser.

Une très abondante production littéraire existe sur les problématiques de la relation entre la violence et le sport, incluant la xénophobie, le racisme, le sexisme, l'homophobie, etc. Ce lieu n'est pas celui d'une synthèse ou d'un copier-coller de travaux de qualité qui contribuent à une meilleure appréhension d'un phénomène d'autant plus complexe qu'il est ancien, populaire mais également fortement lié à des enjeux économiques.

Ce Livre blanc doit être l'occasion de définir de nouvelles priorités et de proposer des options facilitant un exercice de reconstruction pacifiée du football. Il s'agit de préserver l'esprit de fête qui entoure les manifestations sportives (grandes ou petites), tout en répondant aux exigences de plus en plus poussées de sécurité dans des lieux qui rassemblent un nombre important de personnes. Pour ce faire, il faut sortir de la logique exclusivement répressive, certes indispensable, mais pas suffisante.

Les vertus sociales et de construction du lien social doivent être remises au goût du jour par les clubs comme étant les fondements-mêmes de ce sport. Paradoxalement, le football, tout en restant populaire, a parfois perdu son rôle socialisant. Il est d'ailleurs symptomatique qu'il soit à la fois symbole de nationalisme, de violence ou d'argent et porteur de vertus sociales, économiques et culturelles parfaitement respectables. Ce sont ces dernières qui doivent retrouver leur place. Car le football, c'est avant tout le respect, l'effort, la discipline, l'esprit d'équipe et l'amitié, et ce, qu'elle que soit l'origine ethnique ou socio-économique des pratiquants.

Un système d'affirmation positive visant à favoriser les clubs s'engageant véritablement dans une politique de promotion de l'esprit sportif pourrait être élaboré. Ainsi, un dispositif de bonifications qui pourrait peser dans les classements – au moins en cas d'égalité de points – serait un moyen d'inciter les clubs, leurs dirigeants et les joueurs à s'inscrire dans une telle démarche : bonification de points pour bon comportement sportif sur le terrain et par les supporters, bonification financière pour des actions de formation et de sensibilisation des jeunes aux notions de respect et de discipline.

Les stratégies de lutte contre les violences dans le football ne peuvent pas seulement revêtir un aspect répressif. Un juste équilibre doit être recherché, qui doit se traduire aussi par des incitations positives.

Les clubs professionnels doivent également se voir imposer un cahier des charges contraignant intégrant des obligations fortes en direction du monde du football amateur. Trop souvent encore, les relations entre professionnels et amateurs ne portent que sur des problématiques financières inhérentes aux recrutements, aux transferts des joueurs, aux contributions financières. Or, le milieu professionnel ne peut exister sans le monde amateur. Il a donc aussi des devoirs et ne peut se contenter d'un « droit de tirage » sur les meilleurs espoirs...

Le football se caractérise par un ensemble de règles sur le terrain devant être respectées par les joueurs. Mais il serait opportun de développer un ensemble de règles de comportement s'appliquant à la phase globale du match : lors des déplacements, lors des phases de jeu, à l'issue des rencontres ou encore lors des trajets de retour.

Les clubs et les équipes doivent être responsabilisés et s'impliquer dans la prévention des comportements violents. Parallèlement, ceux qui suivent les règles et investissent dans le football comme support de sociabilité doivent être récompensés et bénéficier d'avantages incitatifs.

Enfin, et au regard de la diversité du monde du football et des très nombreuses initiatives qui sont prises chaque semaine, un guide des meilleures pratiques – innombrables mais souvent inconnues – devrait être réalisé et très largement diffusé.

Le football n'est-il pas tout simplement le miroir de notre société, avec ses qualités et ses défauts, avec ses excès d'enthousiasme, de passion mais aussi de médiocrité ?

Simplement, ses excès sont beaucoup plus visibles que dans les autres sports d'équipes, car il bénéficie (ou, en l'occurrence, souffre) d'une très forte

exposition, et fait l'objet d'un recrutement social très large. Drainant plus de spectateurs (eux-mêmes souvent anciens joueurs amateurs), sa richesse aussi est plus importante, ainsi que sa capacité d'influence sur la société.

Le football génère des comportements passionnés et passionnels relayés par des supports médiatiques qui ne cachent plus rien des enjeux et des arcanes de ce sport.

Cette transparence accrue, cette visibilité panoramique appellent à mettre en place un nouvel esprit de responsabilité, mieux un devoir d'exemplarité.

C'est parce qu'il suscite cette passion publique que le football a plus de devoirs que d'autres sports. Le football est une vitrine, il doit maintenant devenir un exemple.

Chapitre II

Insertion, diversité et lutte contre le racisme

Le football est un révélateur des phénomènes de société. À la fois reflet et vecteur, de par sa puissance populaire et médiatique, il met au jour les tendances positives et négatives de notre République, mais constitue aussi un formidable média pour l'ensemble des causes, y compris extrémistes. Le football est souvent en avance, voire exemplaire dans bien des domaines, qu'il s'agisse de conciliation, d'intégration, de partage et de mixité sociale, de vouloir vivre ensemble. Il offre également une formidable scène pour la violence, le racisme, l'antisémitisme, la discrimination, l'homophobie, parfois l'intégrisme. Il est rarement à l'origine des maux qui le touchent, mais à partir du moment où ceux-ci s'invitent au stade, le football, pour protéger à la fois sa discipline et tous ses acteurs, pour continuer à jouer le rôle citoyen qu'il revendique, avec raison, se doit d'assumer ses responsabilités. Il ne peut se taire, subir et se résigner par rapport aux fléaux et leurs auteurs, mais gagner la partie de la défense des valeurs républicaines sur son terrain, avec détermination et autorité.

Face au phénomène de racisme, il s'agit d'éviter l'exagération, tentation à laquelle les médias résistent rarement, mais aussi le déni que certains responsables de football ont parfois pratiqué.

Le football bénéficie d'indéniables atouts dans la promotion de la citoyenneté, de la responsabilisation, du partage. Concernant l'accès à la pratique (amateur, formation, haut niveau), le football (et le sport en général) est même exemplaire, car il est l'un des rares espaces où une véritable égalité des chances demeure, où seul le talent départage. Le réseau social, l'héritage familial ne comptent pas dans la réussite au football contrairement à la plupart des autres domaines d'activités sociales, politiques, économiques, artistiques et même scolaires. Il continue d'offrir aux jeunes d'origines géographiques, sociales, ethniques, religieuses les plus diverses, l'espoir que la réussite est encore accessible à tous. Et que le courage, l'abnégation et le travail sont les moteurs de celle-ci. L'éducation nationale, le milieu de l'entreprise et de la politique, les médias devraient s'inspirer de ce modèle, de ce facteur de réussite, non pas au travers d'une prime au droit à la différence mais au contraire autour de l'idée du droit à l'indifférence.

Cependant, force est de constater, que si les footballeurs de haut niveau sont à l'image de notre France métissée, malgré tout, un travail important reste à mener pour hisser aux plus hautes responsabilités les minorités, largement investies dans l'arbitrage, l'encadrement, les structures dirigeantes des niveaux les plus bas et les plus exposés, mais extrêmement rares, voire absentes de l'élite. Cette non-représentation de la diversité dans les hautes instances, y compris dans les fonctions où les ex-footballeurs de haut niveau sont nombreux, comme les entraîneurs, montre les limites du système.

S'il est indéniable que le football constitue, au même titre que d'autres sports, un facteur d'émancipation féminine, encore trop de jeunes filles connaissent aujourd'hui, sous le poids de traditions culturelles, un accès limité et difficile à la pratique du football. D'après nombre de témoignages, les dirigeants, qui manquent de bénévoles, de créneaux sur les terrains, d'envie parfois, freinent encore trop le développement de la pratique féminine, qui n'exprime pas toujours une demande, contrairement aux garçons.

Il y a même des cas où la demande, existante, n'est pas prise en considération. La non-féminisation du football, contrairement à d'autres sports, est à la fois un défi par rapport aux valeurs qu'il revendique et un frein à son développement. Les exemples de l'athlétisme, du tennis et, à un degré moindre, des sports collectifs comme le basket et le handball (pour ne pas parler du cas spécifique du beach volley) montre que le sport peut aisément se conjuguer au féminin.

Par ailleurs, les femmes, restent encore trop faiblement représentées dans les équipes dirigeantes, le corps arbitral ou parmi les entraîneurs. Pourtant, elles pourraient avoir une vraie valeur ajoutée : en apportant une autre vision des choses, en permettant une pratique féminine plus aisée et créant des vocations en apportant de la quiétude : il est constaté qu'il y a moins de violence dans les rencontres masculines arbitrées par des femmes.

La féminisation des tribunes permettrait par ailleurs également de faire baisser la violence tout en remplissant mieux les stades. En même temps, la violence est l'un des facteurs qui empêchent le football d'être attractif pour les femmes et les familles.

Il existe de manière marginale mais organisée une instrumentalisation du football par des franges violentes et/ou racistes à des fins subversives : ratonnades, tribunes réservées aux blancs, injures racistes, tractage de documents politiques, etc.

L'activisme politique dans certaines tribunes françaises est réel, sans pourtant pouvoir véritablement parler d'une récupération de tel groupuscule politique (souvent d'extrême droite et parfois d'ultra-gauche). Il est incontestable que le football sert de tribune à une minorité d'extrémistes, que ce soit dans l'enceinte sportive, lors de déplacements, ou sur Internet, pour l'expression d'idées sectaires et/ou racistes.

Par ailleurs, le poids pris par certaines associations de supporters dans le quotidien d'un club professionnel n'est pas compatible avec une gestion saine et sereine d'un club

professionnel (gestion de la billetterie, démission de présidents, de directeurs de la sécurité sous la menace, etc.).

Le football reste néanmoins un facteur de conciliation; les groupes de supporters permettent un brassage trans-générationnel, et de tous les milieux sociaux.

Le football amateur est principalement touché par un racisme ordinaire de la société, souvent exacerbé par l'enjeu sportif et les querelles de quartiers et clochers.

Certains joueurs ayant subi des propos racistes dans leur précédent club, ou simplement inquiets, décident de rejoindre une équipe portant un nom évoquant une communauté. Bien que ce phénomène ait toujours existé, il connaît récemment une réelle augmentation. Et là où les membres de la communauté principale formaient juste une part minoritaire du club, aujourd'hui, souvent, ils sont une très grosse majorité.

Pour la première fois en 2006-2007, dans l'enquête annuelle auprès des communes de la LICRA, le problème d'une réelle discrimination à l'entrée dans ces clubs est posé : « si vous n'êtes pas de la communauté, vous ne pouvez pas pratiquer ! ». On s'éloigne là du modèle d'un club communautaire *soft*, ouvert aux autres, pour s'approcher d'un mode transitif d'intégration à un communautarisme de repli et d'exclusion.

Il est à souligner que les instances fédérales et les collectivités font preuve d'une véritable vigilance à ce sujet. S'il n'y a pas de raison d'avoir un avis négatif tranché pour les clubs, majoritaires, qui restent ouverts, il faut continuer à garder cette vigilance, afin de rester fidèle à notre modèle républicain. Il convient de souligner que la France constitue une exception, à ce niveau, puisque la Grande-Bretagne, promotrice de l'idée du multiculturalisme, encourage au contraire la formation d'équipes communautaires. De même, les pays de l'Est pensent que c'est la voie à suivre pour lutter contre la discrimination dans la majeure partie des pays.

Par ailleurs, on observe ainsi la montée des revendications culturelles et/ou religieuses dans l'organisation d'un match ou la tenue d'une compétition. Des jeunes filles

présentent à la Conférence du réseau FARE en mai 2007 au siège de la FFF revendiquaient ainsi les droits réglementaires, au niveau européen, de porter le voile islamique pendant des matchs de football. Si la situation française proche de celle des pays d'Europe du Nord et de l'Allemagne est plutôt satisfaisante, elle n'empêche cependant pas l'existence de tensions, à surveiller avec la plus grande vigilance.

La diversité du football est perçue différemment que l'on vive à la campagne ou en ville. Des municipalités observent des tensions exacerbées entre équipes urbaines et équipes rurales, témoins d'une fracture entre ces deux milieux. Le fait que d'un côté on retrouve des populations où la mixité est forte et d'un autre des populations où les minorités sont sous-représentées est fréquemment une source de conflits. Les préjugés, les stéréotypes, les jugements préconçus jouent alors à plein.

L'enrôlement de jeunes par des extrémistes (fondamentalistes, sectes) dans le cadre de pratiques sportives est un phénomène à prendre en considération. Les rencontres fédérales de football autrefois épargnées le sont de moins en moins. En effet, c'est le futsal qui est le plus touché, au même titre que les autres sports les plus pratiqués dans les quartiers (sports de combat, musculation...).

La démarche intégriste ou sectaire est souvent identique :

- Identifier et récupérer un groupe de jeunes par la pratique d'un sport peu ou pas structuré.
- Structurer le groupe autour du sport en intégrant la pratique religieuse.
- Isoler, cloisonner les victimes dans leur pratique sportive et religieuse.

L'homophobie, sujet inquiétant et moins tabou

Tous les week-ends, en France, dans bon nombre de stades, des joueurs, dirigeants ou arbitres se font traiter d'« enculés », de « tapettes » ou de « pédés », etc. par des

supporters, parfois pères de familles accompagnés de leurs enfants, dans une indifférence générale.

Très peu d'exemples de « *coming-out* » sont connus à ce jour dans le milieu du football international : Justin Fashanu, de Nottingham Forest, qui s'est suicidé suite à des accusations (fausses) d'attouchement sur un mineur, et Wilson Oliver, qui a dû subitement cesser sa carrière de joueur professionnel, ou encore Olivier Rouyer révélant son homosexualité sur le tard. L'ancien International expliquera son départ du club de Nancy, dont il était l'entraîneur en 1994, en raison de sa « différence » (son homosexualité) : « Le foot est un milieu où l'on n'aime guère ceux qui sortent des clous ».

L'homophobie et le sexisme doivent, au même titre que le racisme, être pris en compte et sanctionnés. En ce sens, une prise de conscience des instances dirigeantes du football semble voir le jour.

L'arsenal législatif, avec les lois de 2005 et 2006, est à ce jour plus complet et plus adapté. Si la législation a permis une sensible amélioration de la situation, on observe un déplacement géographique des manifestations d'intolérance. Les exactions de certains supporters de clubs de Ligue 1/Ligue 2 ont aujourd'hui lieu principalement à la périphérie des stades voire dans des enceintes accueillant des équipes amateurs (exemple : Red Star Saint-Ouen/PSG 2 - CFA).

Depuis 2007, l'arsenal législatif est plus systématiquement appliqué. Les affaires Kébé I puis Kébé II ont marqué le début de condamnations et de sanctions fermes de la part des instances dirigeantes du football. Le 16 octobre 2007, suite à cette affaire, la Ligue de football professionnel décide de retirer un point au SC Bastia, une première dans l'histoire du football français concernant le racisme.

La Ligue de football professionnel (LFP) vient de mettre en place en 2008 (en partenariat avec la LICRA) un programme ambitieux de lutte contre le racisme en

renforçant notamment la formation des délégués de la LFP et des directeurs de sécurité des clubs, en sensibilisant les pouvoirs publics sur la nécessité de développer les interdictions de stade, en facilitant l'information des victimes d'actes racistes sur leurs droits et les démarches à accomplir.

Au niveau international, la FIFA et l'UEFA ont également durci en 2006 leur règlement respectif concernant les phénomènes racistes. L'UEFA a profité de l'Euro 2008 pour lancer une campagne d'information, en partenariat avec le réseau d'associations FARE (Football Against Racism in Europe), autour du « respect ».

Avril-Juin 2008 : quelques récents exemples à saluer :

- > **16 avril 2008**: La ministre de l'Intérieur, Michèle Alliot-Marie, annonce la dissolution du groupe de supporters du PSG, les Boulogne Boys. Le collectif Faction Metz est également dissout.
- > **18 avril 2008** : Retrait de deux points au SC Bastia pour l'affaire Kébé II.
- > **30 avril 2008** : Exclusion du PSG de la Coupe de la Ligue qui sera confirmée par la Commission supérieure d'appel de la FFF le 29 mai 2008, mais annulé par le tribunal administratif.
- > **10 mai 2008** : Match de la 37^e journée de Ligue 1 entre Metz et Lorient se déroule à huis clos, conséquence de « l'affaire Ouaddou ».
- > **13 mai 2008** : Le supporter messin Christophe H. qui a proféré des injures racistes contre A. Ouaddou le 16 février 2008 est condamné à trois ans d'interdiction de stade + trois mois de prison avec sursis et 1 500 euros de dommages et intérêts à verser à A. Ouaddou.
- > **2 juin 2008** : le Conseil national de l'éthique condamne l'entraîneur strasbourgeois J. M.Furlan à trois matchs fermes de suspension pour ses propos racistes à rencontre de F. Grosso.
- > **28 juin 2008** : l'UEFA a sanctionné la Fédération croate de football d'une amende de 20 000 francs suisses pour le comportement xénophobe de certains

supporteurs croates durant le quart de finale contre la Turquie le 20 juin lors de l'EURO 2008.

La Fédération française de football, s'est lancée dans une politique d'accompagnement et d'aide aux actions de prévention. Campagnes d'information, outils pédagogiques, appel à projet sur la question du racisme ont vu le jour depuis 2005. Le football amateur s'est également doté d'un outil d'observation et de comptabilisation des actes reprehensibles. Il est en effet indispensable d'être capable de quantifier le phénomène pour lutter efficacement.

Enfin la Fédération a su faire évoluer son règlement : en 2006 des modifications ont été apportées au barème disciplinaire comblant ainsi le vide concernant la répression des actes à caractère raciste, en isolant ce type de dérives comme cela est le cas dans la loi française.

Propos ou comportements racistes ou discriminatoires :

> Pour un joueur : 6 matchs fermes et une amende de 100 euros.

> Pour un entraîneur/éducateur/dirigeant : 5 mois de suspension ferme et une amende de 100 euros.

Sur le plan international et concernant le travail des enfants, l'Organisation internationale du travail (OIT) a lancé en 1997 une campagne contre le travail des enfants. L'UNICEF et la FIFA sont également associés à cette campagne. En matière de football, c'est surtout la fabrication des ballons par les enfants qui est visée. Un accord fut signé par la FIFA sur ce point en 1997 concernant le district de Sialkot (Pakistan) particulièrement touché par ce phénomène. Entre 1997 et 2000, le programme a notamment permis de couvrir 95 % des fabricants de ballons de ce district en proposant une éducation à plus de 10 000 enfants. Comme le note les conclusions de l'OIT : «La

population du district de Sialkot est désormais bien consciente que le travail des enfants est un fléau social qui doit être éradiqué par tous les moyens dont dispose chaque individu, famille ou communauté». Depuis 1999, aucun cas de travail d'enfants n'a été signalé dans les ateliers de couture contrôlés. Fort de ce succès, cette opération sur le district de Sialkot fut intensifiée de 2000 à 2003 afin de couvrir 100 % des fabricants de ballons. La FIFA a investi plus d'1 million de dollars dans cette opération entre 1997 et 2003.

Quelle place doit alors jouer le football ? S'il peut favoriser le changement de mentalité, permettre l'expression dans des pays qui pratiquent la censure, tant mieux. Il doit éviter de servir de scène médiatique aux ennemis des Droits de l'Homme. Il ne peut accepter que l'on se serve de lui pour des pratiques contraires aux Droits de l'Homme et doit tout mettre en œuvre pour empêcher cela. Mais on ne peut pas lui en demander plus.

Universalité, football, intégration et valeur universelles

Le football représente indéniablement un espace de liberté pour ceux qui le pratiquent et ceux qui l'apprécient en qualité de spectateurs ou d'observateurs. Le football est liberté parce qu'il est d'abord synonyme de plaisir pour ceux qui ont fait le choix de pratiquer ce sport. Il est liberté aussi parce qu'il est porteur d'épanouissement et de reconnaissance individuelle et collective. Le sentiment de liberté se mesure à l'opposé de ce qui représente la contrainte. Lorsque l'on pratique le football, la contrainte est nulle et le plaisir est total. Le football est aussi porteur d'égalité car quelle que soient la condition sociale, l'origine géographique ou culturelle, il permet à tous ses pratiquants de remettre les compteurs à zéro en les traitant de la même manière par des règles communes posées à tous sans distinction.

Combien de personnes ne se seraient jamais rencontrées si elles n'avaient pas pratiqué le football. Les préjugés tombent, les modes de représentations s'étiolent pour laisser place à la découverte de culture et à la rencontre de l'autre, même s'il existe ici ou là du nationalisme et des cloisonnements identitaires relatifs aux clubs communautaires qu'ils soient dans les quartiers ou dans les zones rurales. Que vous soyez issu d'un milieu social modeste ou de la bourgeoisie, que vous soyez bien éduqué ou quelque peu sauvageon, que vous ayez été gâté par la vie ou victime d'accidents de parcours, le sport en général et le football en particulier est également un formidable vecteur de lien social.

Au tennis, à la natation et même au rugby vous ne retrouvez pas ce mélange, ce brassage interculturel et socioprofessionnel.

En effet, la magie et la simplicité de la pratique du football parviennent à transcender les appartenances initiales pour aller vers un objectif commun, celui de prendre du plaisir.

Passé le stade de la découverte, l'équipe se forme et l'état d'esprit d'un universalisme dépassant toutes les attaches naturelles ou historiques gagne le collectif.

Enfin, le défi de fraternité et l'épreuve de l'interaction entre les hommes sont omniprésents dans le football. Alors que nous constatons dans notre société différentes formes d'individualisme, ce sport collectif nous rappelle sans cesse que les victoires s'obtiennent grâce aux efforts et aux talents de chaque joueur.

Même si des individualités talentueuses oeuvrent pour la victoire, les réussites dans le football sont toujours collectives.

Le respect des règles, du cadre collectif, de l'éducateur, de l'arbitre, le goût de l'effort et l'abnégation sont les premières marches de l'apprentissage de la citoyenneté. En ce sens, le football est un formidable outil au service du message éducatif du vivre ensemble.

Combien d'éducateurs de rue ou de centres fermés ou encore de clubs amateurs ont-ils eu affaire à des jeunes turbulents ou difficiles à gérer. Grâce au football ils ont pu capter l'attention, faire passer des messages ou encore trouver une porte de sortie vers la prise de conscience.

Tout individu à besoin d'un socle de repères lui permettant de se situer dans un groupe et d'exister dans le regard des autres et en ce sens, la passion du football peut permettre à des enfants en difficultés sur le plan scolaire de ne pas décrocher dans la période délicate de l'adolescence.

Dans les témoignages d'adultes qui ont réussi leur vie, vous avez souvent le même refrain : « c'est grâce à mon amour du sport que j'ai pu éviter les mauvaises tentations, je me suis accroché à la vie par et pour le football » ou bien encore « ce sont les valeurs du football qui m'ont permis d'être là où je suis aujourd'hui » ou enfin « le football m'a permis de rencontrer des éducateurs et des coéquipiers qui m'ont ouvert l'esprit et permis de rencontrer autre chose que ce que mon seul milieu social ou culturel me proposait ».

Il paraît évident que le football est, soit vécu comme un échappatoire à un modèle de société qui ne convient pas à tous à des moments de la vie, soit comme une bouffée d'oxygène permettant de décompresser et d'aller trouver plaisir et épanouissement par d'autres biais que l'école ou l'activité professionnelle.

De plus les familles monoparentales dont aujourd'hui 2,5 fois plus nombreuses qu'en 1968. En 2005, 17,7 % des enfants de moins de vingt-cinq ans vivent dans une famille monoparentale, contre 7,7 en 1968.

La crise de la famille et l'augmentation du nombre de familles monoparentales ont un caractère destructurant pour de nombreux enfants et adolescents. Face à ces nouvelles réalités, le rôle de l'éducateur sportif apparaît tout à fait central dans l'éducation et l'équilibre d'un enfant. Celui-ci constitue donc un maillon essentiel pour la cohésion de notre société.

L'universalité du foot lui confère des responsabilités au plan des Droits de l'Homme

Contrairement à ce que certains défendent, le foot n'est pas synonyme d'oppression, il n'est pas un projet politique, il n'est pas une contre société. Il peut et il doit, dans le cadre qui est le sien, promouvoir et aider au développement des Droits de l'Homme.

Ceux qui présentent le football comme l'opium du peuple méprisent en fait encore plus le peuple que le football. Ils détestent les réjouissances populaires, faute de goût à leurs yeux. Le football est accusé de divertir les populations afin de leur faire accepter leur sort et abandonner toute revendication politique. Le jugement péremptoire défie la réalité et l'intelligence. On peut citer de nombreux cas où le stade a été un lieu de contestation de pouvoir, parfois dans le système dictatorial ou totalitaire, le seul où elle trouvait refuge. On pourrait rappeler que très souvent les régimes répressifs interdisent le football ou le sport de peur de ne pouvoir contrôler les mouvements populaires qu'il suscite. Ceux qui dénoncent le football comme « l'opium du peuple » ont la même approche du problème que les Talibans, ces grands progressistes qui ont interdit la pratique du football.

Et pourquoi s'acharner sur le football et non sur d'autres formes de divertissements, notamment télévisuels ? On voit là encore que le football est victime de son succès. Les adversaires les plus féroces voient dans la critique du football un moyen de capter l'attention, de faire parler d'eux, ce que la seule valeur de leur travaux ne justifierait jamais.

Certes des dictatures ont essayé d'instrumentaliser le sport au profit de la promotion de leur régime. Mais c'est sous-estimer la force de l'opinion que de croire que cela peut aujourd'hui fonctionner facilement. Nous ne sommes plus en 1936 ou 1934. Et les exemples historiques abondent où les tribunes des stades demeuraient des lieux ou subsistaient une libre expression populaire. Si par ailleurs il ne faut pas surestimer la force du football en croyant qu'il peut à lui seul apporter la paix entre nations ou peu plus en guerre, il est certain qu'il peut être un instrument utilisé pour rapprocher les uns et les autres.

On a vu récemment le président turc, Abdullah Gül, prendre prétexte d'un match de foot, opposant son pays à l'Arménie, avec laquelle il n'a pas de relations diplomatiques, pour rencontrer à Erevan son homologue arménien Serge Sarkisian. Dans ce genre de rencontre, le foot joue un rôle de facilitateur. Il permet, grâce à sa popularité et aux valeurs qu'il véhicule, d'offrir un terrain sur lequel puissent se renouer des contacts entre pays que les guerres, l'histoire et un génocide ont longtemps écartés l'un de l'autre.

Il y a quelques décennies maintenant, sous les dictatures communistes, ou celle de Franco en Espagne, par exemple, le stade de foot est resté un espace où la contestation a pu s'exprimer. Les spectateurs ont trouvé dans les tribunes, d'abord un endroit où se retrouver et se réunir, ce qui ne leur était pas autorisé, mais au travers du soutien à telle équipe, ils ont eu de plus la possibilité

d'exprimer leur opposition au régime. Ainsi en Espagne, les socios du Barca ou de l'Athlético de Bilbao, ont manifesté leur appui à la cause catalane ou basque contre le régime oppresseur de Franco à Madrid. Tout comme à Moscou, les spectateurs du Torpédo s'en donnaient à cœur joie en entonnant des chants contre les clubs dirigés par l'armée ou le KGB, le Dynamo ou le CSKA.

Au Brésil, dans les années 1980, alors que c'était encore les militaires au pouvoir, l'équipe des Corinthians dirigée par Socratès, a brandi, avant un match, une banderole demandant des élections libres. Les spectateurs se sont engouffrés dans cette brèche et, « protégés » par l'initiative des footballeurs, ont exigé à leur tour de pouvoir voter. Le gouverneur de Sao Paulo a accédé à cette demande et fixé les élections un 15 novembre. Le match précédent le scrutin, les joueurs de l'équipe des Corinthians avaient fait floquer sur leur maillot : Votez le 15 !

Chapitre III

Les supporters

1. La question du supportérisme

Le football est aujourd'hui en France le spectacle sportif le plus populaire. Il est aussi celui qui déclenche le plus de passion chez ses amateurs, mais aussi d'inquiétude chez ses dirigeants et ses observateurs. Car la popularité et la passion sont porteuses d'espoir comme lorsqu'on évoque les foules réunies le soir du 12 juillet 1998 dans la France entière, l'ambiance des coupes du monde, et de façon plus générale les publics qui se rendent chaque semaine dans les stades français. Elles sont porteuses de crainte lorsqu'on se retrouve face aux drames comme ceux de Furiani ou de Hillsborough, aux événements du Heysel, aux actions des hooligans ou encore à l'agitation hebdomadaire des supporters ultra.

La popularité du football prend, depuis ses origines, la forme de l'engagement des spectateurs derrière leur équipe favorite, qu'elle soit club, à tous les niveaux du football, ou sélection nationale. Depuis longtemps, on célèbre les supporters enthousiastes et on vilipende les excès de langage et de boisson, le chauvinisme et les débordements d'autres supporters. À partir des années 1960, en Grande-Bretagne, la question prend une autre dimension avec l'apparition du hooliganisme, puis celle du supportérisme ultra à partir des années 1970...

Le supportérisme est-il un bien ou un mal ? La réponse est facile concernant les hooligans, qu'ils aiment le football ou pas, leurs actes de violence mettent en danger la sécurité et la tranquillité des autres spectateurs. La réponse est simple aussi si on considère la masse des supporters et spectateurs qui sont à la fois bons pour le moral de l'équipe et pour l'économie du football. Par contre, la

réponse est plus délicate pour les ultras. Ils sont souvent reconnus par les clubs comme étant de véritables soutiens pour l'ambiance qu'ils créent dans le stade, mais ils apparaissent aussi comme des gêneurs dans la mesure où ils s'opposent souvent aux directions des clubs sur les questions de recrutement, de style de jeu, de manque d'engagement des joueurs vis-à-vis de l'équipe et plus généralement sur les évolutions économiques du football. Ils entretiennent ainsi une agitation permanente.

La question se pose aussi du manque de vrais supporters. Ceux qui s'estiment les vrais supporters critiquent ceux qu'ils voient comme de simples consommateurs, les directions de certains clubs se plaignent de la froideur du public lorsque l'équipe va mal, les joueurs ou les journalistes français et étrangers relèvent le manque d'enthousiasme ou le caractère versatile des supporters de l'équipe de France lorsqu'on les compare, par exemple, aux supporters des équipes de Hollande, d'Allemagne ou d'Ecosse.

Que faire des supporters ? Quels supporters veut-on ? Certains souhaiteraient se débarrasser des supporters les plus agités et les remplacer par des consommateurs de spectacle plus tranquilles. En effet, dans le présent contexte de transformation économique du football, de recherche de la rentabilisation des stades, de développement du *merchandising*, les supporters ultras apparaissent comme les éléments perturbateurs dommageable pour l'image et comme des obstacles à la séduction de nouveaux publics. Certes, le football professionnel, qu'il soit joué en équipe nationale ou en club, est une entreprise économique, spécifiquement une entreprise de spectacle. Mais le football, comme le sport en général, est un spectacle particulier. Parce que la popularité du football repose sur sa capacité à produire des émotions, parce qu'il génère un attachement qui va au-delà du fait d'assister à un simple spectacle, il est en permanence investi par les passions sociales qui s'expriment dans la grande diversité des comportements des supporters et dans leur volonté de dire leur mot. Peut-on se

réjouir de voir des foules descendre dans les rues le 12 juillet 1998 et considérer qu'elles n'ont fait qu'assister à un spectacle ?

2. Supporters, spectateurs, amateurs ?

Toutes les personnes réunies dans un stade ou devant les écrans de télévision possèdent un point commun : elles aiment ou s'intéressent au football, mais pour des motifs divers. Il intéresse pour le jeu lui-même, pour le spectacle offert par deux équipes, pour le soutien inconditionnel à une équipe, pour la sociabilité que génère l'événement. Tous ses amateurs manifestent différemment leur engouement. Dans le stade, on peut se laisser aller à ses émotions et à des comportements qu'on ne s'autoriserait pas normalement. Mais la douleur peut être grande et rester muette, lorsque son équipe va mal et son mécontentement vif vis-à-vis des joueurs ou des dirigeants. De même, regarder le match à la télévision déclenche les comportements qui accompagnent les grandes ferveurs et peut aussi autoriser des gestes et des propos qu'on ne se permettrait pas au stade, à côté de personnes qu'on ne connaît pas. Plus spécifique, il y a l'agitation des virages, avec ses chants, ses banderoles, ses mots d'ordre.

Car un stade n'est pas une foule. Il est composé de publics différents aux attentes différentes et tous les amateurs de football ne forment pas une masse uniforme. Le stade est un parcours que pourront suivre les individus depuis leur première visite jusqu'à la fin de leur vie. Les spectateurs se distinguent entre eux par une localisation dans le stade qui correspond à des contraintes économiques, à l'appartenance à une classe d'âge, à des sociabilités et à des manières de s'engager dans le spectacle. Il existe ainsi des ambiances différentes selon les tribunes. Pendant très longtemps, les virages étaient le lieu de rassemblement des spectateurs d'origine la plus modeste, c'était les « populaires ». Aujourd'hui, ils sont plutôt le domaine des spectateurs les plus jeunes, des adolescents jusqu'aux jeunes adultes. En général, ces localisations dans le stade vont de

paire avec des formes de participation spécifique : plus on va vers les virages, plus l'animation et le bruit y sont forts et, traditionnellement, les virages s'opposent toujours aux tribunes et surtout aux « présidentielles » et aux loges. Enfin, les spectateurs se distinguent encore les uns des autres par la régularité de leur fréquentation du stade et l'intensité du suivi de l'équipe (aller à tous les matchs, être abonné, faire les déplacements, s'investir dans une association, etc.), et par des différences dans le mode d'organisation. Ceux qui s'engagent le plus sont là, les supporters.

3. Pourquoi des supporters ?

Sociologues, historiens et anthropologues ont bien montré que le plaisir pris au football vient de ce qu'il mobilise les valeurs, telles l'égalité et la justice, qui sont constitutives des sociétés modernes. Il en exprime les tensions à travers les émotions provoquées par le déroulement du jeu. Comme dans tous les sports, les règles du football organisent l'incertitude de la compétition. Le suspens de la rencontre produit des réactions de natures esthétiques, morales, sociales et politiques. Qui va gagner, et comment ? Est-ce beau, est-ce bien joué ? Est-ce juste ? La victoire est-elle méritée ? Mon équipe est-elle la meilleure ? A-t-on un beau style de jeu ? Qui sont ces personnes qui sont rassemblées ? etc. Le match de football est vécu sur le moment, puis refait après coup et les aléas de la rencontre, ou les déboires de l'équipe favorite au cours de la saison, sont autant de commentaires sur les aléas de la vie humaine : pour gagner il faut de l'organisation et une division du travail ; il faut de la discipline collective, mais il faut aussi laisser la part de l'initiative individuelle ; l'expérience des anciens est nécessaire, mais il faut savoir faire confiance aux jeunes ; il faut savoir économiser ses forces, mais il faut mouiller le maillot, etc. À travers le football, la destinée des joueurs ou d'une équipe en son entier, c'est l'incertitude caractéristique des sociétés modernes qui est rappelée, celle des mobilités

collectives et individuelles, c'est l'injustice toujours présente sous la forme de l'inégalité de richesse entre les participants, c'est la part toujours indéterminée entre la chance, le mérite, la tricherie et la ruse ou l'héritage dans la réussite.

Le football est un jeu d'opposition qui fait de l'identification et de la prise de parti en faveur d'une des équipes les conditions d'un plaisir décuplé et le moyen d'exprimer l'appartenance à un collectif. Les règles du football s'inscrivent dans le réseau des identités collectives qui se construisent durant le XIX^e siècle, l'appartenance de classe ou l'identité nationale, et aujourd'hui dans leur effacement en raison du contexte de la mondialisation. Le football pose ainsi en permanence la question de ce qui définit les qualités, la moralité ou la compétence technique, des divers groupes qui composent une société nationale, et qui tracent les frontières entre les groupes dans le cadre de la construction politique de l'Europe ou de la mondialisation. Le football a contribué historiquement à construire les liens nationaux, régionaux, urbains et sociaux, notamment par la sociabilité qu'il entretient grâce aux rendez-vous réguliers du championnat. Assister à un match permet de renforcer les liens existants ou d'exprimer la nostalgie ; il peut permettre de manifester l'appartenance à une identité imaginée ; il peut encore permettre à certaines idéologies ou états d'âme de trouver une tribune où se manifester, et c'est aussi bien le racisme et le nationalisme des groupuscules d'extrême droite que le nationalisme corse ou breton. Aujourd'hui, à travers les compétitions nationales et internationales, s'expriment ces transformations et les interrogations sur les relations entre les différentes identités possibles, locales ou nationales, sociales ou culturelles, et la manière dont elles se hiérarchisent entre elles, comme on le voit dans la manière dont les individus se reportent vers telle ou telle équipe lorsque leur formation nationale a été éliminée.

Dans les trois dernières décennies, le football, à l'image de la musique, a aussi offert son cadre aux rassemblements juvéniles. Des adolescents et des jeunes

adultes se sont appropriés des espaces du stade comme ils s'approprient ailleurs des coins de rue ou des halls d'immeubles. Ils y mettent en scène de façon spectaculaire et radicale, à travers le moyen du football et des prises de positions qu'on peut avoir sur son évolution, leur expérience sociale marquée par leur situation d'attente d'entrée dans la société. Cela peut s'exprimer sous la forme d'engagement politique aux extrêmes, surtout à droite, et sous la forme d'un engagement extrême dans le supportérisme. Ils ont construit ainsi les formes du nouveau supportérisme, ultra ou hooligan, qui se définit à la fois par le fait de se vouloir le supporter inconditionnel d'une équipe et par le fait de revendiquer une place particulière dans le monde du football contemporain.

On vient au stade individuellement ou en petits groupes de collègues, d'amis ou de bandes. Certains viennent dans le cadre d'association formelle de type loi 1901. Les associations de supporters ont une longue histoire, en Europe et en France. En Grande-Bretagne, dès les premières années du XX^e siècle, se créent les premières associations de supporters. En France, il faut attendre les années 1920. Avec le temps, certaines ont pris une ampleur nationale comme les réseaux d'associations de supporters de Saint-Étienne, de Marseille ou de Paris. Mais on reste loin des associations de supporters des clubs italiens qui se comptent en milliers réparties à travers le monde.

Ces associations pourraient reprendre la devise de la première fédération anglaise de supporters, « Aider mais ne pas entraver ». À l'origine, les associations anglaises collectaient des fonds pour, par exemple, aider les clubs à garder leurs joueurs. Aujourd'hui, des associations de supporters se portent acquéreuses de leurs clubs en difficulté. En France, ces associations sont reconnues depuis longtemps et quelquefois sont intégrées à la vie du club, prenant en charge des tâches d'animation ou participant au Conseil d'administration. C'est pourquoi on les appelle les associations officielles. Les

supporters « officiels » sont proches du club et leurs membres aiment avoir des contacts avec les dirigeants, serrer des mains et avoir quelques privilèges comme les places de parking ou le droit de circuler dans le stade avant les matchs. Mais durant les matchs, ces « officiels » ne se manifestent pas de manière spécifique : ils n'ont pas de chants ou de banderoles et souvent ils ne sont même pas regroupés ensemble dans le stade.

4. Les nouveaux supporters

S'il existe aujourd'hui une question du supportérisme, elle vient d'une part de l'apparition des hooligans, en France autour de 1985, et d'autre part des progrès des associations ultras. Jusqu'aux années 1980, dans les représentations courantes, le supporter est la figure traditionnelle du spectateur chauvin, de celui qui en fait trop, du beauf, stylisé par le film « À mort l'arbitre ! ». Avec l'aventure des Verts, et les bons parcours de Lens ou Bastia dans le milieu des années 1970, on fait connaissance avec des formes nouvelles, plus spectaculaires : les supporters font l'ambiance pendant tout le match grâce aux chants et aux divers instruments bruyants qu'ils mobilisent. Mais il crie trop, il boit trop et il s'engage trop pour cette activité considérée dérisoire qu'est le football. Ces phénomènes ne sont pas à l'origine d'incidents graves, ou en tout cas ils ne sont pas relevés par la presse. On insiste plus sur le caractère folklorique de ces événements qui apparaissent comme des faits d'un autre âge ou l'expression de particularismes locaux.

À partir du milieu des années 1980 émergent les nouveaux supporters. Ils s'installent dans les espaces des stades qui s'étaient vidés durant les années 1960 et 1970, spécialement les virages, moins chers, avec une idée forte : affirmer l'existence d'individus engagés derrière le club, d'une fidélité à toute épreuve, différents des spectateurs et des autres supporters considérés comme trop froids, trop versatiles ou trop dépendants du club.

La première génération émerge au début des années 1970. Elle veut introduire le supportérisme à la britannique, rêvant des ambiances d'Anfield Road, d'Old Trafford ou d'Ibrox Park. Ces supporters portent l'écharpe, accrochent des drapeaux britanniques aux grillages et privilégient le chant comme mode d'intervention. Ils voient le club de football comme l'expression d'une identité urbaine et comme un mode de sociabilité : le stade est le prolongement de la ville et de la vie sociale qu'ils mènent. Aller au stade, c'est retrouver des semblables, partager avec eux les bières d'avant et d'après matchs, le plaisir du football et de l'appartenance à la communauté des « vrais » supporters populaires. C'est parmi ce nouveau type de supporters que se recrutent les premiers hooligans, spécialement dans les clubs de Paris et de Lille, autour des groupes de skinheads qui prennent eux aussi modèle sur l'Angleterre.

Les ultras qui apparaissent au milieu des années 1980 empruntent leurs références à l'Italie. Le terme «ultra» en italien signifie extrémiste, ce qui a deux conséquences. C'est d'abord un modèle qui se veut beaucoup plus spectaculaire que le modèle anglais. Il correspond à l'adaptation des techniques des manifestations politiques de rue à l'univers des stades comme les banderoles, les mots d'ordre, les chants de combat et le développement de noms aux connotations militantes. Ensuite, il s'agit de faire de l'expression du soutien à l'équipe une fin en soi, d'être le meilleur groupe de supporters, d'aller le plus loin possible dans le soutien à l'équipe par l'organisation de *tifo*, c'est-à-dire de spectacles et d'animations, aussi bien pour faire impression sur les joueurs de l'équipe adverse que sur ses supporters. D'où le déploiement de tous les artifices possibles : instruments de musique, notamment les tambours, et les mégaphones rentrent dans les stades, tout comme la production de banderoles, les « bâches », sur lesquelles sont écrits le nom du groupe, les drapeaux, le ou les slogans du jour pour soutenir un joueur ou dénoncer l'équipe dirigeante du club, les chants, les papiers de couleur qui serviront une fois distribués à créer une figure, les

spectacles pyrotechniques, l'usage des fumigènes, voire les chorégraphies.

Le supportérisme ultra est très organisé. Les groupes prévoient le déroulement de leur activité sur la totalité du match et les plus militants travaillent tout au long de la semaine pour confectionner les éléments du spectacle. Ce modèle correspond bien à la logique selon laquelle le supportérisme devient une fin en soi : il faut non seulement soutenir l'équipe mais il faut aussi être le meilleur groupe de supporters par les animations et les spectacles qu'il organise. Le supportérisme devient ainsi un mode de vie. Le supportérisme ultra est aujourd'hui la forme la plus répandue du nouveau supportérisme qui se traduit par la multiplication d'associations et par l'implantation en France d'une véritable culture avec ses références, ses codes et ses valeurs, ses moyens de diffusion, fanzines et Internet, et son économie fondée sur la vente des produits du supportérisme, écharpes, sweat-shirts, etc.

5. Ultras et hooligans

Hooligans et ultras apparaissent souvent dans les mêmes chroniques de la violence dans les stades. Toutefois, il convient de distinguer deux logiques de la violence. Dans la logique hooligan, la violence est une fin en soi et elle peut être instrumentalisée dans un usage politique. Chez les ultras, il s'agit plus de l'utilisation du rapport de force avec le club ou avec les autres groupes ultras et de la menace comme un moyen de construire un mouvement et une cause, un peu à la manière des syndicats qui, pour asseoir leur légitimité, doivent montrer à leurs adhérents qu'ils sont capables d'aller jusqu'à l'affrontement. L'avantage est que la recherche de ce rapport de force peut limiter l'expression de violences gratuites dans la mesure où les participants au mouvement se contenteront des gestes symboliques de défi pour marquer leur appartenance et leur soutien. Mais ce qui rapproche ultras et hooligans est qu'il s'agit de jeunes hommes pour lesquels l'affirmation des qualités viriles, donc de l'acceptation du rapport de

force physique, fait partie des valeurs. Parmi l'ensemble des supporters ils constituent une minorité semblables, par l'âge et le sexe, à celle qui est l'origine des incidents lors des matches de football durant les week-ends.

6. Des revendications communes à l'ensemble des supporters ?

Du point de vue des supporters ultras qui suivent le club partout où il va, qui font des animations, les autres supporters ne sont que des spectateurs, des consommateurs ou des « beaufs » car ils ne manifestent pas suffisamment leur soutien ou le manifestent de manière considérée comme ridicule lorsqu'ils se maquillent ou portent des perruques. Du point de vue de l'autre partie du public, les ultras sont des agités, des faux amateurs de football et sont volontiers confondus avec les hooligans. Du point de vue des clubs, les supporters officiels ne posent eux pas de problème, contrairement aux ultras, mais ceux-ci ont l'avantage d'animer le stade. Ce sont donc des univers très différents, mais qui expriment malgré tout des revendications et des attentes communes.

Etre reconnus

Le supporter, qu'il soit membre d'une association « officielle » ou d'un groupe ultra, fait le compte du temps qu'il investit, des sacrifices financiers qu'il s'impose pour suivre son équipe, de l'énergie qu'il dépense pour tenir la buvette ou organiser un *tifo*. Il se voit aussi comme un citoyen qui contribue à l'existence de l'équipe. Il considère qu'il devrait recevoir un peu plus de considération. Il souhaite avoir des avantages par rapport aux autres spectateurs : on évoque beaucoup les tarifs préférentiels, des billets vendus en priorité, mais il souhaite aussi rencontrer les dirigeants pour s'exprimer directement et faire part des remarques, ou simplement entrer en contact avec les dirigeants du club, comprendre leurs choix sportifs ou économiques. Comme en témoignent les nombreux fan clubs, il souhaite rencontrer les joueurs, les voir venir dans les

sections ou associations locales, les voir participer à des petites fêtes, etc. Le supporter veut participer à la vie du club. Et pour beaucoup cela signifie pouvoir accéder à ce qui est au cœur du football : les joueurs.

Les ultras se situent à un niveau plus radical. Même si beaucoup rêvent de serrer la main de tel ou tel joueur, d'organiser des rencontres, les plus militants refusent cette manière de voir les choses : pour eux ce qui compte c'est de participer à une ambiance, à la défense de l'idée de club, à l'idée d'un supportérisme indépendant du club et à défendre les supporters contre les évolutions économiques du club en particulier et du football en général. Ils revendiquent un droit de critique, de dire ce qu'ils pensent de la manière dont est géré le club, dont sont traités les supporters. Les ultras veulent pouvoir négocier, discuter, défendre leur point de vue. Ils reprochent aux clubs d'être, en tant que supporters, considérés *a priori* comme des irresponsables et de se voir refuser toute reconnaissance.

Comme les autres, mais de façon plus virulente, les ultra revendiquent l'égalité de traitement et la justice. Ceci s'adresse aux clubs ou aux autorités du football : les supporters veulent être traités de la même manière que « les sponsors et les VIP's ». Mais cela s'adresse aussi à la justice ou à la police : ils veulent être traités de la même manière à Paris comme à Marseille, ne pas être maltraités lorsqu'ils sont en déplacement. Les supporters posent la question des règles du jeu qui seraient valables pour tout le monde, qui seraient visibles et qu'on pourrait alors respecter et faire respecter.

Défendre le football populaire

Le développement du supportérisme organisé s'est fait dans le même temps, au milieu des années 1980, où le football entrait dans une nouvelle ère économique. Cette évolution s'est accompagné d'un changement du statut des joueurs dans les clubs, d'un changement dans les équipes dirigeantes et très généralement

d'une rupture croissante entre les intérêts des supporters et ceux des clubs et des joueurs qui deviennent de plus en plus étrangers aux supporters. Les supporters se sentent loin des joueurs et admettent mal cet écart grandissant, tant du point de vue des salaires, surtout quand on joue dans une équipe située dans une région économiquement en déclin, que du point de vue de l'attitude des joueurs et des dirigeants vis-à-vis d'eux. C'est aussi pourquoi toutes les politiques de contrôle des supporters apparaissent comme des stratégies pour les évincer des stades et les remplacer par des spectateurs-consommateurs.

7. Loyauté, défection, protestation

L'opposition entre associations ultra et associations plus intégrées correspond à l'opposition entre des groupes qui veulent être reconnus en tant que tel, et ont donc des revendications fortes, et des groupes qui se veulent des soutiens du club. Mais la commercialisation, l'évolution du prix des places au stade, la privatisation des matchs à la télévision, la question de la loyauté des joueurs, sont des préoccupations de tous ceux qui aiment le football. Face à des évolutions problématiques, les supporters ont trois attitudes possibles : la loyauté, ils continuent envers et contre tout ; la déception, ils fuient les stades ou les écrans de télévision ; la protestation, ils organisent des mouvements revendicatifs.

Les supporters « officiels » ont choisi la loyauté, mais ils peuvent aussi, en cas de changement dans le club, se trouver en position délicate, et donc devenir des protestataires si le club ne reconnaît pas leur travail ou veut leur ôter les petits « privilèges » qu'ils ont acquis.

Les ultras ont choisi la protestation. Mais malgré leur souci d'indépendance, de nombreuses associations reçoivent un soutien des clubs pour acheter du matériel pour les *tifos* et organiser des manifestations spécifiques à l'occasion de certains matchs ; elles peuvent se voir prêter un local pour stocker leur matériel ou

obtenir des tarifs pour organiser des déplacements. De plus, sur des questions comme le racisme, la violence hooligan ou la vidéo-surveillance, ils font souvent preuve de plus de mesure que ce qu'on imagine car les supporters qui se regroupent autour des groupes ultras sont aussi divers que le public du stade.

8. Les supporters de l'équipe de France

La question des supporters de l'équipe de France constitue un problème intéressant. Ils ne posent aucun problème d'ordre public et ne sont pas protestataires, contrairement aux ultras, mais ils ne sont pas loyaux, contrairement aux supporters fidèles, et leur choix serait plutôt celui de la défection des stades, des écrans et des déplacements en cas de mauvais résultats. Les observateurs ont bien noté que les supporters français se déplacent peu, que leur soutien est peu spectaculaire et qu'il ne monte que progressivement lors d'une compétition sous condition de succès de l'équipe. En fait si l'équipe de France a des supporters, ceux-ci sont trop peu nombreux pour influencer ceux qui ne viennent au stade qu'irrégulièrement.

On peut trouver diverses raisons à cette situation : le caractère récent de la présence à haut niveau de l'équipe de France ou les aléas de l'équipe de France dans les grandes compétitions internationales ; la faiblesse de la culture du supportérisme en France, qui ne se développe que dans les années 1980 ; le fait qu'on ne peut construire une tradition du supportérisme à moins de se retrouver toutes les semaines autour d'un club ; un sentiment national ou un patriotisme plus faible que chez nos voisins ou qui n'a trouvé que très récemment à s'exprimer dans le sport ; la difficulté à identifier un style de l'équipe de France ; le fait que la France soit plus que d'autres pays touchée par un exode des talents qui empêche la création de liens entre le public et les joueurs ; le doute sur l'engagement des joueurs, etc.

La question est alors de savoir comment favoriser le supportérisme autour de

l'équipe de France en partant du constat que la fidélité des supporters en général repose sur un contrat qui suppose l'existence d'un style de l'équipe et l'assurance de l'implication des joueurs et des entraîneurs.

9. Les enjeux d'une politique du supportérisme

Le poids des supporters

Presque tous les clubs professionnels possèdent au moins deux associations de supporters, officielles ou ultras, et le phénomène se développe aussi dans les clubs amateurs. Dans certains clubs de Ligue 1, on en comptera quelquefois neuf pour l'Olympique de Marseille, voire une quinzaine, à certaines périodes, pour un club comme le Paris Saint-Germain. On peut évaluer le nombre d'associations, en France, à environ 150, les associations officielles étant logiquement en nombre égal à celui des clubs, auxquelles il convient d'ajouter les fan clubs ou les associations qui se sont constituées sur des bases très locales (les supporters vendéens du FC Nantes par exemple). Pour la France, on peut considérer que le monde des supporters organisés, membres des associations ultras ou des associations « officielles », s'élève à environ 50 000 personnes, pour les deux premières divisions, sachant que les associations ultras mobilisent sans doute à elles seules pour les matchs, adhérents et sympathisants compris, un nombre proche de ces 50 000. Dans certains cas, ces supporters organisés peuvent représenter plus de 20 % des spectateurs d'un match, et souvent la majorité des supporters d'une équipe en déplacement.

Pour avoir un ordre de comparaison, en Italie, on estime à 200 000 le nombre de supporters organisés dans les seuls groupes ultra et à plus d'1 million ceux qui appartiennent aux associations qu'on appelle « officielles ». En Angleterre, qui connaît une autre répartition entre types de supporters, les trois associations ou réseaux nationaux, l'Association des Supporters Indépendants, la FSA et le

NFFSC, représentent sans doute plusieurs centaines de milliers d'adhérents. Quant à l'Espagne, le système des socios, en plus de l'existence de différents groupes ultras plus ou moins virulents et politisés, fait des supporters une force politique autant qu'économique.

De multiples dimensions

Le supportérisme pose différents types de questions. Il s'est d'abord posé comme un problème de sécurité à propos des « nouveaux supporters » sous deux aspects différents selon qu'on cherche à éliminer le hooliganisme ou les débordements des supporters (envahissement de terrain par exemple) ou, un peu plus tard, quand on a cherché à s'assurer contre tous les risques inhérents aux grands rassemblements comme dans le cas des fumigènes ou de la gestion des flux de spectateurs. Pour reprendre l'opposition utilisée par les Britanniques, il s'agit de l'aspect « sécurité » et de l'aspect « sûreté ».

Le supportérisme se pose aussi comme un problème lié à la politique commerciale dans la mesure où l'action des supporters peut être vu comme un obstacle à l'élargissement du nombre de spectateurs effrayés par l'action des ultras ou des hooligans ou au contraire comme une ressource dont il faudrait tirer partie, ce qu'on appelle maintenant le *merchandising*. Mais c'est aussi un problème économique de développement à long terme par la fidélisation et le renouvellement des publics. C'est la dimension d'un football cherchant à développer ses publics, à les diversifier ou à les fidéliser. Cette réflexion est d'autant plus nécessaire que le football français se trouve maintenant dans un nouveau contexte où il doit fidéliser les spectateurs et supporters, qui ont retrouvé le chemin des stades depuis les années 1990. Suivre l'évolution des associations de supporters, c'est aussi suivre le renouvellement du public. En « formant » les supporters ultra ont forme aussi le public futur.

Enfin, il se pose de façon plus globale comme un problème concernant les politiques des clubs vis-à-vis des supporters et des spectateurs en général puisque les associations de supporters posent la question du bien-fondé de la reconnaissance du phénomène supporter par les clubs et de la part que les supporters peuvent prendre dans les affaires des clubs et du football en général. À ces questions, les instances du football et certains clubs ont déjà donné des réponses. Après le renforcement des dispositifs policiers et la généralisation de la vidéo-surveillance, on est passé à la création des départements supporters, à l'instauration de la fonction de délégués à la sécurité ou encore à la suppression des barrières entourant les terrains, une mesure qui répond à la fois à des questions de sûreté (c'est la conséquence de drames comme Hillsborough) mais aussi d'une volonté de définir le match de football comme fête.

Si la lutte contre la violence des hooligans est un objectif qui peut faire l'unanimité, par contre le passage d'une vision général du supporter comme gêneur au supporter comme élément d'une politique est sans doute plus difficile. Pourtant les supporters fervents des virages sont gérables et peuvent même être des avantages pour les clubs dans la perspective d'une pacification des tribunes et d'une fidélisation de futurs spectateurs. Mais il faut donc pouvoir aussi établir des modes de négociation.

Prendre en compte la diversité

Chaque catégorie de supporters se situera différemment par rapport au club. Si l'interrogation porte sur les risques représentés par chacune d'elles en termes de sécurité ou de sûreté, il est sûr que les ultras, parce qu'ils ont des revendications et veulent préserver leur autonomie, et les hooligans, parce que la justification de leur action se trouve dans l'exercice de la menace et de la violence, posent des problèmes majeurs.

Si l'interrogation porte sur le fait de savoir s'il est possible de discuter avec les associations, à part les hooligans, toutes sont des interlocuteurs potentiels, même si c'est sur des bases différentes selon les principes adoptés par chacune et en sachant que les relations s'établiront nécessairement sur des modes conflictuels. En raison de la revendication forte d'autonomie caractéristique des associations ultra, celles-ci apparaissent souvent, pour les clubs, comme des interlocuteurs impossibles. Pourtant, ce sont toutes des associations qui s'inscrivent dans le cadre des associations de la loi 1901 et qui, lorsque le club s'engage dans une politique vis-à-vis de ces associations, participent aux différentes formes de concertation.

Si l'interrogation porte sur les moyens à mettre en œuvre, on pourra penser que la mise en œuvre de mesures répressives visant à pénaliser ceux qui se livrent à la violence est nécessaire, mais que la mise en place de dispositifs relevant d'un encadrement éducatif ou d'un système de négociation ou de relation est tout aussi nécessaire ; la question sera alors, par exemple, de savoir qui doit prendre en charge ce dispositif.

Il convient ici de relever que la prise en compte de cette diversité a pour finalité d'aider à élaborer des stratégies vis-à-vis des supporters, en partant de deux principes. Premièrement, en soulignant que c'est, entre autre, en distinguant entre hooligans et supporters que les Britanniques ont pu remporter quelques succès contre le hooliganisme. Deuxièmement, en considérant que dans une perspective de partage des responsabilités entre État et clubs de football, il est sans doute nécessaire de réfléchir en quoi les supporters pourraient être parties prenantes des politiques de sécurité et de sûreté. La condition est de pouvoir distinguer parmi ces supporters ceux qui seraient susceptibles d'y participer et selon quelles modalités.

Image et rôle social du football

Si la société se donne comme objectif d'obtenir un maximum de sécurité et de sûreté, c'est parce qu'elle souhaite une meilleure ambiance dans les stades ou encore qu'elle veut produire une meilleure image du football ou qu'elle considère la place importante occupée par le football dans la société et qu'elle désire en tirer partie dans une perspective d'amélioration des relations sociales. La Coupe du Monde de 1998, l'ambiance dans les stades et autour des stades ou dans les quartiers, a montré que le football pouvait avoir un rôle fédérateur et qu'il pouvait être un élément important dans des politiques visant à recréer du lien social. Le football a vu ainsi, en France, son image transformée durant la Coupe du Monde. C'est aussi pour cette raison que le gouvernement britannique, depuis le Heysel et Hillsborough, a toujours accordé une grande importance au football. C'est aussi pourquoi le gouvernement allemand a depuis longtemps pris en considération la question du supportérisme et du travail éducatif avec les supporters. Dans ce cadre, la question des relations que le monde du football entretient avec les supporters est liée à la question de savoir comment le football peut être mieux reçu dans l'ensemble de la société.

Chapitre IV

Football et santé

Entre ombre et lumière

En matière de santé physique et d'équilibre psychique les bienfaits du football sont incontestables. Mettant en jeu des qualités d'adresse, de vitesse, de détente et d'endurance, favorisant l'apprentissage de la tactique, du respect des partenaires, des adversaires et des arbitres, de la vie en communauté, permettant en outre d'acquérir un esprit d'équipe et de solidarité, financièrement accessible à tous, le foot s'impose naturellement comme le sport planétaire.

L'ombre du dopage

Malgré sa pratique très répandue et sa surexposition, le football a été peu cité et continue à peu l'être en matière de dopage.

Les observateurs l'expliquent à travers deux types d'arguments :

- un véritable tabou concernant le sport le plus pratiqué dans le monde,
- une activité qui se prête moins aux pratiques du dopage.

Les défenseurs de cette dernière thèse soulignent qu'il s'agit d'un sport d'équipe à forte dominante technique (le geste du footballeur étant peu perfectible grâce aux produits dopants classiques si l'on excepte ceux qui jouent sur le stress).

C'est cet argument qui a été longtemps mis en avant par la FIFA estimant que le football était moins touché par le dopage que d'autres sports parce qu'il est technique et tactique (Michel Hooghe, président de la commission médicale de la FIFA).

Ce point de vue est loin de faire consensus : le seul fait que le football mobilise un important effort physique prolongé suffit à mettre en doute la protection dont jouirait ce sport vis-à-vis des pratiques du dopage.

Le docteur Gérard Dine, grand expert du domaine (Laboratoire de Châtenay-Malabry), souligne que le football est à composante aérobie et anaérobie, c'est-à-dire qu'il nécessite à la fois une bonne puissance et une forte résistance et de ce fait qu'il constitue un parfait « candidat » au dopage.

Revenons alors au premier argument : Tabou ? Négation ? Silence ? Prudence ? Volonté de minimiser le phénomène ?

Comment pourrait-on raisonnablement penser que le football qui représente de si considérables enjeux financiers pour le joueur comme pour l'équipe – « la défaite est devenue un drame économique » (selon la formule de Michel Platini) –, ne soit pas tenté par l'amélioration illicite des performances individuelles et collectives.

Si elles sont moins fréquentes et médiatisées que celles touchant au cyclisme par exemple, les affaires de dopage existent dans le football.

Ces événements sont parfaitement détaillés par David Breme sur le site Internet *doctissimo.fr*

Dès les années 1950, des rumeurs courent sur l'usage d'amphétamines par le club Honved de Budapest considéré alors comme la meilleure formation du monde. Au cours des années 1960, en pleine guerre froide, les pays du bloc

soviétique pratiquent le dopage d'État. Le football n'est pas épargné. L'historien Giselher Spitzer décrira très bien ce phénomène en RDA où, selon lui, des joueurs du Dynamo Berlin ont été dopés à leur insu. La chronique du football des années 1970 est défrayée par « le rééquilibrage hormonal » pratiqué en Amérique du Sud et par la révélation faite par Franz Beckenbauer qui explique, en 1976 dans le magazine Stern, qu'il utilise « une méthode particulière pour demeurer au top niveau : l'injection de son propre sang ».

En 1987, le portier de la « Mannschaft », Harald Schumacher, célèbre pour l'agression commise contre le français Patrick Batiston en demi-finale de la Coupe du Monde de 1982 à Séville, publie le livre *Coup de sifflet* qui décrit les penchants de l'équipe d'Allemagne pour l'éphédrine, qui développe, entre autres, l'agressivité. José Touré, grand espoir du football français, rapporte également dans son ouvrage *Prolongations d'enfer* son expérience nantaise et les visites médicales d'avant match ponctuées de suspectes piqûres de vitamines. Les années plus récentes connaissent une accentuation des affaires. Diego Maradona, contrôlé positif à l'éphédrine pendant la Coupe du Monde 1994 aux États-Unis, est exclu de la compétition.

Puis c'est au tour du Calcio d'occuper le devant de la scène avec de nombreux cas de dopage à la nandrolone et surtout le procès de la Juventus de Turin dont certains dirigeants sont accusés d'avoir administré des médicaments dangereux pour la santé. Dans les conclusions de ce procès de la Juventus de Turin l'usage « quasi certain » d'EPO par Antonio Conte et Alessio Tacchinardi est affirmé.

Dans ce contexte, se révèle « l'affaire des veuves du Calcio » : selon un rapport commandé par le procureur italien Raffaele Guariniello, atteints de cancers du colon, du foie, de la thyroïde, de leucémie, de sclérose..., les anciens

footballeurs professionnels italiens sont deux à dix fois plus fréquemment malades que le reste de la population.

Au moment où de nombreux joueurs de premier plan sont convaincus d'usage de produits interdits, l'entraîneur et manager du club anglais d'Arsenal, Arsène Wenger, déclare en 2004, lors d'un débat organisé à Bruxelles qu'il y a des clubs qui dopent leurs joueurs à leur insu : « Plusieurs joueurs sont venus à Arsenal d'autres clubs étrangers, dont les taux de globules rouges dans le sang étaient anormalement élevés. Le club peut dire au joueur qu'on lui injecte des vitamines et le joueur ne sait pas forcément qu'il s'agit d'autre chose ».

Malgré l'évidence du dopage et l'impérieuse nécessité d'engager une lutte sévère, l'attitude de l'autorité mondiale du football nourrit les doutes.

Le précédent président de la FIFA a déclaré pendant longtemps que le foot ne se conformera pas au code mondial antidopage. Alors que l'Agence mondiale antidopage (AMA) pourtant jugée parfois peu contraignante préconise une suspension de deux ans pour tout footballeur convaincu de dopage, la FIFA s'y est longtemps refusée préférant statuer au cas par cas.

Le bras de fer va durer et il faut attendre le 8 juin 2006, lors du congrès de Munich, précédant la Coupe du Monde, pour que la FIFA accepte le principe d'une suspension minimale de deux ans en cas de première infraction et d'une suspension à vie en cas de récidive.

La Fédération dirigée, par Sepp Blatter s'est laissée la latitude d'« une gestion individuelle des cas ».

La FIFA a fini, lors de son 57^e congrès à Zurich, par mettre ses statuts en conformité totale avec le Code mondial antidopage. La FIFA pourra désormais déposer un recours auprès du Tribunal arbitral du sport (TAS) contre des

décisions relatives au dopage, prises par une association nationale, une confédération ou une ligue. Il s'agissait de l'ultime point de litige entre l'Agence mondiale antidopage et la FIFA, dernière fédération olympique à ne pas avoir adhéré aux dispositions du Code mondial.

Pendant cette période, nombreux sont les observateurs qui jugent que le nombre et la nature des contrôles sont très insuffisants (Coupe du Monde 2002 : 256 contrôles, tous négatifs).

Longtemps on s'est contenté d'analyses d'urine, les contrôles sanguins n'intervenant que récemment (des voix officielles au sein de la FIFA déclarant qu'il n'y a pas d'EPO dans le football).

Le docteur Jacques Lienard, à la tête de la commission médicale de FFF, précisait en 2006 que le risque d'être contrôlé en Ligue 1 et Ligue 2 n'était que de 0,05 %. En 2005, les contrôles réalisés par la FIFA s'élèvent à 25 000 et révèlent 1 % de cas positifs en très grande partie à la suite de prise de drogues dite sociales (cannabis, cocaïne).

La position de l'UEFA semble beaucoup plus volontariste.

En mars 2007, tout en doutant fortement de l'existence d'un dopage orchestré par les équipes, – et ce malgré les retentissements du soupçon de système organisé de dopage en Espagne où « exerçait » le docteur Eufemiano Fuentes, ex-médecin d'équipes cyclistes et de clubs de football – Michel Platini, affirmant que « se doper, c'est tricher. Celui qui triche n'a rien à faire dans le sport », promet que les autorités veilleront à débarrasser le football du dopage.

S'en suivra une intensification des contrôles et la mise en place de campagnes de sensibilisation et d'information renforcées par des sessions pédagogiques pour les jeunes... L'UEFA franchit le pas en imposant pour la première fois aux

participants à l'Euro 2008 des contrôles sanguins destinés notamment à détecter l'hormone de croissance.

Endiguer le dopage, prévenir son usage

Des bienfaits incomparables, preuves à l'appui

Ces dérives ne doivent pas occulter les immenses vertus de la pratique du football. Ce sport présente l'avantage d'être accessible à tous : il nécessite un minimum d'équipement (un ballon suffit à beaucoup), il n'exige pas de qualités physiques particulières et il n'existe pas de contre indication majeure à faire du football à condition de choisir un degré de pratique conforme à ses capacités.

La pratique du football est idéale pour la santé. Le travail d'endurance mis en jeu par le foot améliore les fonctions cardiaques et respiratoires. Les exercices de vitesse et les étirements améliorent les fonctions musculaires.

Une étude récemment réalisée au Danemark par le docteur Peter Krurstrup de l'université de Copenhague (*Recreational soccer has significant beneficial effects on performance and health profile*) et rapportée par la FIFA sur son site Internet souligne les bienfaits de ce sport. Elle visait à démontrer que la pratique régulière du football, pendant environ une heure trois fois par semaine, aide à se maintenir en bonne santé.

Pour en arriver à cette conclusion, le docteur Krurstrup a formé un groupe d'hommes de vingt à quarante-trois ans qui ne pratiquaient aucune activité sportive. Il les a ensuite initiés à la pratique du football ou du jogging, puis il a comparé les effets de cette activité sur un groupe témoin.

On sait depuis longtemps qu'une activité physique régulière a des effets positifs sur la circulation sanguine et le métabolisme en général, en particulier dans le

cas des sports individuels. Toutefois, les données étaient jusqu'ici peu nombreuses. L'étude réalisée par le docteur Krstrup fait apparaître une baisse de tension, une baisse du taux de graisse dans le sang et une augmentation de la masse musculaire chez les footballeurs.

Pour le médecin danois, les alternances de courses lentes et rapides, caractéristiques du football, ont un effet très positif sur la circulation sanguine, le développement des muscles et l'élimination des graisses. En effet, la pratique du football s'est avérée plus bénéfique encore que le jogging. Les sujets exposés à la pratique régulière de la course ont perdu moins de poids et leur masse musculaire n'a pas augmenté de façon aussi spectaculaire. En outre, l'étude a révélé que, si les joggers se plaignaient parfois de l'effort à fournir, les footballeurs, eux, étaient totalement absorbés par le plaisir du jeu. « Le football est bien plus qu'un sport collectif, c'est aussi un excellent moyen de se maintenir en forme », constatait le docteur Krstrup.

Cette analyse rejoint parfaitement celle du Centre d'évaluation et de recherche médicale de la FIFA, qui présente le football comme l'activité sportive idéale. Certes, il faut beaucoup de volonté pour se rendre trois fois par semaine dans une salle de sport, surtout si le plaisir n'est pas au rendez-vous. Mais, lorsque l'on s'amuse, c'est une joie de prendre soin de son corps. « C'est le grand avantage du football, renchérit le professeur Jiri Dvorak, médecin chef de la FIFA. On se laisse prendre au jeu et on fait de l'exercice sans même s'en rendre compte ». Il poursuit ainsi : « Tout le monde ne peut pas devenir riche et célèbre avec le football. En revanche, nous pouvons tous rester en bonne santé physique et intellectuelle grâce à la pratique de ce sport. Le plaisir et la passion font partie intégrante du football, mais il nous reste encore à exploiter tout son potentiel sur le plan médical ».

Le football peut contribuer à rendre le monde meilleur. Peut-il également aider à le rendre plus sain ? Sans doute, si comme pour toutes les activités sportives, nous sommes vigilants et tout aussi lucides que le grand généticien Axel Kahn qui, interrogé par *Le Monde*, livrait un regard avec lequel nous concluons volontiers : « Le sport est un terrain d'ombre et de lumière. La lumière qu'on applaudit, et l'ombre qui entre en résonance avec la mécanique intime de l'âme humaine ».

Chapitre V

Gouvernance du football : quelles structures ?

Le football entre aujourd'hui dans une nouvelle phase de son développement, cruciale pour son avenir. Depuis le début des années 1960, le football a vu *grosso modo* se succéder deux grandes périodes de son histoire. Au cours de la première, il s'est concentré sur l'organisation des compétitions tant sur le plan national qu'international. Sous l'égide des Fédérations, il s'est structuré. Il a affirmé sa présence sur tous les territoires de la France, de l'Europe et du monde. Il a su créer de grands rassemblements focalisant l'attention de l'opinion publique, à l'image de la Coupe du Monde, du Championnat d'Europe des nations ou des compétitions inter-clubs (Coupe des clubs Champions). Il s'est aussi attaché à accueillir au sein de ses instances des licenciés toujours plus nombreux, auxquels il lui a fallu donner les moyens de pratiquer et de concourir.

À cette phase d'organisation, a succédé, au début des années 1980, une phase de commercialisation du football correspondant à l'ouverture des frontières, au processus d'unification européenne et à l'hégémonie progressive du capitalisme sur la scène internationale. Le football est alors devenu un marché planétaire, le match, un produit de consommation, les acteurs du jeu, un fantastique vecteur de promotion des marques.

Cette phase de commercialisation du football a coïncidé avec un engouement populaire universel, sans qu'on sache vraiment si celui-ci est la cause ou la conséquence de la marchandisation du sport. Elle s'est accompagnée de dérives multiples qui sont pour partie le résultat direct des conditions économiques de l'exercice même du football. Le dopage, la corruption, le blanchiment d'argent

sont ainsi plus ou moins liés, qu'on le veuille ou non, à la pression nouvelle qui s'est exercée sur les clubs, les joueurs et les dirigeants.

La victoire ou la défaite ont changé de signification. Elles ne sont plus assimilées aux aléas de la compétition. Elles ne sont plus ces corollaires naturels de la glorieuse incertitude du sport. Elles sont devenues une aubaine ou un drame économique. Leurs répercussions médiatiques et financières sont telles que les acteurs même du football n'ont de cesse que de réduire les risques et de se prémunir contre l'échec, quitte parfois à franchir les limites autorisées par l'esprit du jeu. Le système d'entente, récemment mis à jour par la justice italienne et impliquant plusieurs clubs prestigieux comme la Juventus de Turin, n'apparaît à cet égard pas seulement comme un simple phénomène délictueux, mais comme le produit d'une évolution économique qui tend à considérer le club à l'image d'une firme ordinaire, cotée en bourse, assujettie à une obligation de résultats financiers, et cherchant, à ce titre, à limiter au maximum l'incertitude du résultat sportif, la loi du terrain.

Chacun a bien conscience que la phase de commercialisation du football a atteint aujourd'hui ses limites. Elle mène le football dans une impasse. Elle le conduit à oublier ses fondements même. Comble de l'ironie, elle lui renvoie dans un miroir l'image de la concurrence des autres sports, et notamment du rugby, qui se fait à bon compte et sur son dos, une réputation vertueuse, rigoureuse et populaire.

Il est, en effet, aujourd'hui de bon ton, chez une certaine élite et peut être même dans la conscience collective, d'opposer le football, sport de tous les excès, de toutes les violences, de toutes les dérives, au rugby, sport propre par excellence,

suscitant la camaraderie, la fraternité, refusant la violence et célébrant les valeurs de l'humanisme.

Ce cliché, complaisamment entretenu par les autorités du rugby et par une partie de la haute élite économique qui préfère le rugby au trop populaire football, offre à l'évidence une vision totalement déformée de la réalité. Il oublie que rugby et football ne travaillent pas sur la même échelle ; que les 2,3 millions de licenciés du football ne peuvent être comparés au 200 000 licenciés du rugby ; que le million de matchs organisés par an par la Fédération française de football ne peut être mis en regard des quelques dizaines de milliers de matchs organisés par an par la Fédération française de rugby ; que la France du rugby, concentrée sur le Sud-Ouest, est loin de recouvrir la France du football, qui rayonne sur tous les territoires de notre pays, y compris les plus sensibles. Cette image d'Epinal occulte enfin l'essentiel, à savoir que le niveau de développement du rugby n'est pas identique à celui du football. L'ère de la commercialisation du rugby commence. Le rugby est en voie de « footballisation », pour reprendre la formule de Bixente Lizarazu. En entrant dans l'ère du business mondialisé, le rugby ne risque pas de perdre son âme mais plutôt sa fraîcheur et son innocence. Qu'il profite bien des quelques années qu'il lui reste avant de devoir répondre des mêmes accusations que celles aujourd'hui portées à l'encontre du football.

Celui-ci pourra toujours se consoler en constatant que ce rugby qui ne lui fait pas de cadeau utilise Zidane pour vanter les mérites de « sa » Coupe du Monde. Comme s'il avait besoin d'un footballeur pour devenir enfin universel !

Cet ultime hommage de la concurrence ne dispense pas le monde du football de penser et de définir la troisième période de son histoire contemporaine. Celle où il va devoir assumer sa mission éducative et sociale, celle-là même que ses

succès, ses héros, sa puissance médiatique, économique et culturelle, au sens large du terme, lui impose de remplir sous peine de décevoir et de voir petit à petit s'éloigner son public.

Certes, le football n'est pas avant tout politique. Nul ne lui demande de penser la société ni bien sûr de la réformer. Nul ne lui réclame non plus d'offrir un dessein collectif à des populations qui en sont privées. Nul ne peut enfin sérieusement lui proposer de se substituer aux politiques publiques pour instruire, fournir du travail, lutter contre la délinquance, la sécurité routière ou l'alcoolisme.

Pour autant et c'est là toute l'ambiguïté, le football ne peut rester indifférent au sort de ces centaines de milliers de jeunes qui frappent à la porte de ses clubs, pour qui il représente un vecteur incomparable d'intégration, un moyen de sortir de la grisaille du quotidien, un lieu de brassage social sans équivalent.

Entre la soumission pure et simple à l'univers marchand et la prise en charge de toute la misère du monde, il y a place pour un football qui soit solidaire de son propre développement et qui en assume les contraintes, à savoir assurer l'égal accès de tous à la pratique sportive, refuser les discriminations sur le terrain et dans les enceintes sportives, être intraitable sur le respect des règles du jeu, de l'autre, de l'environnement.

Il y a place pour un football qui commence à appliquer à lui-même les règles communes de la société et qui s'attache à bannir de ses transactions et de ses pratiques l'argent sale, l'exploitation des mineurs, le recours à des substances illicites.

Il y a enfin la place et c'est sans doute là l'essentiel, pour un football que les Anglais appellent « football des grass-roots » et qui ne doit avoir d'autre but que de permettre aux enfants et aux jeunes de jouer pour s'épanouir et non de jouer pour concourir ou pour gagner. L'obsession de la compétition, la culture de la gagne n'est pas nécessairement une bonne chose. Elle doit être maniée avec précaution notamment chez les plus jeunes afin de ne pas alimenter la frustration et la jalousie.

Le football moderne doit se détourner de la tentation de fabriquer des usines à champions, qui fonctionnent comme autant de miroirs aux alouettes et qui laissent sur le carreau tant de jeunes dont on ne parle pas. Il faut bien sûr, oui, détecter, former les futures élites mais sans oublier que la pratique de masse, sous toutes ces formes, y compris les plus audacieuses, méritent de la part des responsables autant d'attention et de soin.

Pour bâtir ce football solidaire de son propre développement, les instances dirigeantes devront dans les années à venir, dégager des moyens considérables, tant sur le plan humain que financier. Les équipements à mettre en place, les éducateurs à former et à prendre en charge, les programmes à élaborer, seront lourds à supporter.

Mais dans un contexte de désengagement de l'Etat, les fédérations considérées comme les plus riches n'auront pas le choix. Elles devront financer elles-mêmes leurs actions, fussent-elles déclarées d'intérêt général. Personne ne sera prêt à entendre les plaintes du monde du football en général et du football français en particulier.

C'est dire que le défi à relever est considérable. Il nécessite une unité de conception et de direction à la tête du football français. Face à des intérêts économiques et financiers privés toujours plus puissants, confrontées à une opinion publique exigeante, soumises à la pression des politiques qui ont compris le poids du football dans la société moderne, les instances de régulation et de gouvernance du football ne peuvent se permettre la dilution et l'atomisation.

Et pourtant la tentation de la balkanisation et du morcellement demeure très forte, aussi bien sur le plan international que sur le plan national.

Dans l'hexagone, on ne peut qu'être frappé par la multitude des structures qui prétendent détenir une légitimité à incarner le football : la Fédération, la Ligue, l'UCPF, sans compter les divers syndicats ou groupements d'entraîneurs, d'arbitres, de joueurs regroupés sous le vocable de « familles du football ».

De guerre lasse, chacun, en effet, semble s'être accommodé d'un Yalta qui voit la fédération dominée par le monde amateur, la Ligue aux mains du monde professionnel avec les grands clubs en embuscade réclamant leur part de la gestion de l'équipe de France et une emprise accrue sur la Ligue. Il est indispensable que ces différentes instances jouent de façon collective pour être efficaces et entendues au niveau national et international.

Le monde professionnel en général ignore le monde amateur. Il s'acquitte de la solidarité financière pour avoir bonne conscience mais ne semble pas convaincu qu'il s'agisse là d'un moyen d'assurer son propre avenir. Rares sont les clubs professionnels qui ont su tisser avec leur environnement régional immédiat, des relations régulières fondées sur l'échange et la compréhension réciproque.

Le monde amateur ne réclame pas une obole. Il demande de la considération. Une considération due au travail de ses bénévoles, aux missions qu'il remplit, au maillage territorial qu'il a su construire.

Au niveau international, les divergences d'intérêt et de vue au sein de la famille du football entre certains grands clubs d'une part, et les instances de régulation que sont l'UEFA et la FIFA ont non seulement miné pendant longtemps l'unité de la planète football mais l'ont surtout empêché de nouer avec les autorités politiques européennes un dialogue indispensable à la prise en compte de la spécificité sportive en Europe.

Tant que le monde du football persistait à s'affronter devant les tribunaux, les uns en brandissant la stricte application de la loi sur la libre concurrence, les autres en s'arc-boutant sur la toute puissance des normes sportives y compris face au droit commun européen, il est clair que rien n'était possible...

Durant cette longue guerre de tranchée entre les grands clubs et les institutions, qui s'est doublée d'une mésentente cordiale entre l'UEFA et la FIFA sur le type de relation à nouer avec l'Union européenne, un retard manifeste a été pris, s'agissant de la définition et du contenu d'une exception ou d'une spécificité sportive à préserver, dans un cadre européen voire mondial.

En réalité, les instances du football ont parfois fait preuve d'un comportement schizophrénique, refusant à la fois de considérer le sport comme une activité marchande parmi d'autres, mais se cabrant au nom d'une indépendance menacée chaque fois que les politiques parlaient d'intervenir pour en réguler le cadre d'exercice.

Les choses ont heureusement évolué récemment. Le Traité de Lisbonne, reprenant la défunte constitution européenne, reconnaît clairement la spécificité du sport en Europe. La FIFA comme l'UEFA sont désireuses de donner à ce concept sa pleine valeur et d'atténuer ainsi les méfaits que la brutale application du libéralisme économique cause à l'organisation même du football ainsi qu'à certains de ces acteurs majeurs. Quant aux clubs eux-mêmes, ils semblent avoir passé un compromis historique avec les institutions régulatrices qui, en échange de l'abandon de leurs procédures judiciaires, leur garantissent représentativité et meilleur partage de la richesse.

Ces avancées restent bien sûr à confirmer. Les équilibres trouvés demeurent fragiles, mais ce nouveau paysage qui s'installe sous nos yeux, est comme un rayon de soleil dans le ciel du football européen. Puisse-t-il être annonciateur d'une nouvelle ère dont les principaux bénéficiaires soient le jeu et les joueurs.

Information et influence du monde du football français auprès des instances européennes.

Près de 80 % des lois et réglementations entérinées en France découlent, directement ou indirectement, de politiques ou législations européennes. Le sport, dans ses dimensions économique, professionnelle, sociale ou juridique, n'échappe pas à cet état de fait. Des politiques ou réglementations européennes comme celles de la concurrence, du marché intérieur et de la libre-circulation des personnes, etc., ont déjà des implications directes pour les acteurs français du sport dans toute leur diversité (organismes étatiques et publics, professionnels, privés, associatifs fédéraux).

La difficulté qu'ont les instances européennes à reconnaître la spécificité du sport est dommageable au monde sportif français.

DNCG européenne, 6+5, paris en lignes..., des enjeux essentiels pour le football français se décident quotidiennement à Bruxelles !

Des acteurs français des secteurs comme l'agriculture ou l'industrie pharmaceutique ont depuis longtemps acté cette réalité et développé des stratégies de veille législative et de lobbying en conséquence : création de représentations à Bruxelles, suivi quotidien des débats bruxellois dans leurs composantes institutionnelles (entre la Commission européenne, le Parlement européen et le Conseil de l'Union européenne) ou non (débats académiques et scientifiques, organismes professionnels), activités de lobbying destinées à sensibiliser les décideurs bruxellois. Le football ne l'a pas encore fait et il pourrait en payer le prix et se voir imposer des décisions qui pourraient s'avérer néfastes.

Le football s'affirme aujourd'hui comme un produit de consommation courante, qu'on veut pratiquer en liberté, sans contraintes excessives, en famille ou avec des amis...

Fini le temps des compétitions reines autour desquelles tout s'organisait et se structurait !

Fini aussi le temps du club « classique », autour duquel se constituait une identité, un attachement, une émulation !

Un peu partout en France, se développe une aspiration à jouer au football ou à ses formes dérivées (Futsal, Jorky bail, Beach Soccer...) sans passer par les

canaux traditionnels de la licence et de l'affiliation... De multiples structures privées émergent, qui l'ont comprise et qui essayent d'en tirer profit, à tous les sens du terme...

Cette évolution n'est pas sans poser problème aux organismes institutionnels qui sont ainsi tenus de répondre à deux questions fondamentales.

Jusqu'où doivent-ils intervenir dans la gestion et l'organisation du sport dont ils ont la charge ? Doivent-ils laisser se développer, aux marges du football, des formes diversifiées d'exercice ou ont-ils, au contraire, la responsabilité de leur conférer une sorte d'« *imprimatur* », de garder un certain contrôle des conditions de leur pratique, voire de les réinsérer dans un circuit traditionnel de compétitions, au grand dam de l'esprit même qui a présidé à leur naissance ?

Quelles conséquences les fédérations, ligues et clubs doivent-elles tirer, pour elle-même, de ces nouvelles aspirations ? Quelles implications ces tendances contemporaines emportent sur la notion même de club, sur le profil des dirigeants, sur le format des compétitions ?

Il n'entre pas dans le champ de la commission de donner des réponses à ces interrogations qui constituent le cœur même d'un plan stratégique pour la FFF et ses démembrements. Mais il nous semble, à tout le moins, d'une part que les instances de régulation doivent s'en tenir à l'essentiel, en ne cherchant pas systématiquement à « récupérer » dans un cadre institutionnel, tout ce qui de près ou de loin touche à une balle ronde... La Fédération de tennis ne s'occupe ni du tennis de table, ni du squash, ni du badminton. Et qui songerait à le lui reprocher ?

Il ne nous paraît pas dangereux, ni même problématique, que puisse exister un « alter-football », qui ait sa vie et ses rythmes, et qui résiste à la tentation de la codification et de la compétition normée. Peut-être faut-il imaginer également la

possibilité de créer, entre le football organisé et le football autogéré, un échelon intermédiaire, une pratique libre qui serait « labellisée » par les instances, ne serait-ce que pour éviter que le football serve de prétexte à d'autres causes que lui-même, qu'il s'agisse de l'embrigadement sectaire ou du prosélytisme religieux. Ce label ne serait synonyme d'aucune contrainte particulière en termes d'organisation de compétition mais garantirait le respect de certaines valeurs dans les structures privées qui en seraient dépositaires.

En réalité, c'est surtout pour elle-même que la FFF – et l'ensemble des acteurs du football – doit tirer les conclusions de l'évolution de la pratique du football, qui rejoint au demeurant, l'évolution de la société. La réduction de la durée du travail, la reconnaissance du sport comme élément du bien-être et de la santé, la « planétarisation » du sport – qui renforce, s'il en était besoin – l'universalité même du football, rendent nécessaires que les clubs amateurs sortent d'une logique où le culte de la performance l'emporte sur le souci de l'éducation de masse, où l'obsession des classements domine sur le plaisir de jouer, où la recherche du champion est plus importante que l'épanouissement des enfants.

Le club doit devenir, progressivement, un prestataire de services, capable de répondre à la revendication, somme toute légitime, d'un football pour tous, accessible à tous.

Quant aux dirigeants, dont on ne saluera jamais assez l'engagement, le dévouement et la qualité, il convient à la fois de trouver les moyens d'une juste reconnaissance du temps passé au service du sport (mais c'est là l'affaire des pouvoirs publics) et d'une vraie sensibilisation aux mutations sociales (et c'est là le rôle des instances du football).

Faute que cette sensibilisation ait lieu, on risque d'assister à une coupure – qui serait préjudiciable à tout le football – entre un univers institutionnel, avec ses rites, ses us et coutumes, ses championnats, ses classements et ses contentieux, et un univers libre en apparence, parce que soumis à la seule loi de l'offre et de la demande, mais qui deviendrait tôt ou tard, un terrain de jeu (et de chasse) idéal pour de modernes marchands du temple.

Arbitrage

L'arbitrage fait de plus en plus l'objet de contestation. Sans arbitre le match de football professionnel est impossible et si le zéro défaut n'existe pas, il faut limiter au maximum les erreurs et les suspicions. Les arbitres doivent être respectés. Il faut des sanctions plus fortes lorsqu'ils sont contestés. L'image de joueurs qui entourent voire bousculent l'arbitre est déplorable pour le public qui constate que ceci n'existe pas dans d'autres sports collectifs et donc en tient rigueur au football et pour les jeunes pratiquants, enclin à répéter dans leurs matchs ce qu'ils ont vu à la télévision.

Il faut absolument que le football professionnel cesse de montrer ce mauvais exemple. La comparaison entre le respect des arbitres par les rugbymen et trop souvent leur non-respect par les footballeurs n'est pas à l'avantage du football. S'il faut garantir le respect des arbitres, ceux-ci doivent également être respectueux. Il faut placer haut l'exigence éthique à l'égard des arbitres et il faut qu'eux-mêmes soit respectueux des joueurs. Il faut qu'ils exercent leur rôle pédagogique en expliquant leur décision aux joueurs, diminuant ainsi le sentiment d'arbitraire ou d'injustice.

Il est paradoxal que les arbitres professionnels n'acceptent pas que leurs décisions soient contestées, mais contestent de plus en plus leurs classements, y compris par la voie judiciaire.

L'arbitre doit être capable de gérer un groupe, de gérer des hommes. Il doit être un éducateur apte au dialogue avec les jeunes, à faire respecter les règles et à transmettre un savoir-faire : il n'est pas seulement là pour siffler ; il est un acteur essentiel pour que le football reste un facteur de socialisation.

Dans une société de loisirs où les règles s'estompent, où le respect des règles et l'expérience de l'autorité ont changé de sens, la fonction d'arbitre est plus difficile mais aussi plus valorisante. Il faut faire un effort y compris financier pour fidéliser les arbitres.

Conclusion

On pourrait dire du football ce que Chardonne écrivait de l'amour : le foot, c'est beaucoup plus que le foot. Nous savons tous de fait que ce sport universel ne saurait être seulement considéré du seul point de vue sportif. Pour tout dire, il implique la presque totalité des qualités humaines, reçues comme telles sous toutes les latitudes, au point qu'il n'est pas exagéré de concevoir que ce qui est bon pour le football est bon pour la société, et réciproquement. Quand le bâtiment va, tout va. *Idem* pour le foot ? N'exagérons pas cependant. La victoire de la France lors de la Coupe du monde de 1998, le lyrisme sympathique autour d'une équipe dite « black blanc beur » n'ont pas aboli les interrogations françaises quant au partage de l'identité nationale. Mais ils ont illustré un phénomène, conséquence bien plus que cause d'un nouvel état de fait. Il nous semble bien qu'il en est du football comme du sport en général, dont on reconnaît les vertus éducatives depuis l'Antiquité.

Quand l'effort individuel épouse l'effort collectif, quand la cause commune rejoint le seul intérêt personnel, alors on peut parler d'un acte éducatif exemplaire, reproductible, érigeable en modèle de référence. À son meilleur, le football est nourri de cette corrélation, La mondialisation de ce sport, phénomène récent, accentue évidemment l'usage positif que l'on peut imaginer pour le football. C'est la télévision bien sûr qui, en ce domaine, comme en beaucoup d'autres a aboli les frontières étatiques. Longtemps britannique surtout, puis européen et sud-américain, le football s'est substitué au cinéma comme distraction populaire universelle. Et comme le cinéma, il peut

apparaître selon les cas comme un art ou comme la pire des parodies. La simplicité de ses règles le rend intelligible à tous, il est au sport ce qu'est l'anglais en matière de langue, une trousse à outil accessible à chacun, les plus habiles comme les moins doués. Le bagage partagé peut demeurer élémentaire, on arrivera toujours à le faire comprendre, à «donner un sens commun aux mots de la tribu », comme dit le poète.

Sans que la métaphore s'applique au foot aussi bien qu'au rugby, il est dans une équipe ceux qui livrent le piano et ceux qui en jouent. Il est plus facile de remarquer les prouesses spectaculaires d'un Henry ou d'un Benzema que l'aussi nécessaire orchestration menée par un Deschamps ou un Makelele. Entre l'abnégation collective et l'intuition individuelle réside l'une des lois du football, Le diamant ne resplendit-il pas comme le surgeon imprévisible du charbon ? À l'origine, le football prolétaire des ouvriers du Black Country s'opposait au rugby aristocratique des élevés des *public schools*, et au cricket alanguiné des comtés, «Il pleut toujours le dimanche », c'est le titre bienvenu d'un film anglais des années 1950. Tout était fermé ce jour-là, sauf les stades, et il pleuvait effectivement beaucoup sur les vertes pelouses de Sheffrîeld, de Derby, de Blackburn, et le sport pratiqué n'avait rien d'une activité pour jeunes filles. « *Kick and rush* », shooter et courir, telle était la tactique généralisée. Les Latins ont affiné les stratégies, les pubs et les magasins ont ouvert le jour du Seigneur, la fièvre footballistique a envahi la planète et tous les enfants du monde se sont retrouvés et rêvés en Pelé, en Zidane ou en les deux Ronaldo. Quelle responsabilité pour les élites du football que cette floraison innombrable de disciples. Tous les enfants du monde, à qui il importe de transmettre les valeurs positives du jeu/sport par excellence.

Le foot est un jeu d'abord, jeu d'équipe mimant la guerre pacifiquement, métaphoriquement. Envahir le terrain adverse, y loger le ballon témoin de la conquête. Le foot est sport autant, ladite conquête ne s'opérant qu'au prix d'un intense effort du corps. Le jeu et le sport, deux activités humaines tout à fait dignes, nobles, valorisantes et reposant sur des règles librement et complètement acceptées par les participants. Le football, c'est une loi commune à laquelle chacun souscrit implicitement. Cette activité sociale ne saurait en effet s'exercer sans contrôle ni limite. Jouer, c'est se soumettre, ce qui ne veut pas dire brider sa liberté. La liberté du joueur en effet, comme celle du citoyen, n'a de sens que si elle n'empiète pas sur celle d'autrui. Vertus élémentaires, certes, mais vertus fondamentales qu'il est tout à l'honneur du football de généraliser, Le sport s'apprend, s'apprivoise, se discipline, il est en théorie synonyme d'éducation civique. C'est un pari mutuel, gageant la tolérance, l'intelligence, la générosité. À ces égards, le foot, de par son cosmopolitisme, se voit nanti d'une mission colossale à laquelle, du reste, il s'adonne de façon encourageante, même si les dérives, racisme, violence, dopage, le guettent à tout moment.

On parle beaucoup, et à juste titre, d'incidents déplorables, mais bien peu nombreux au total en regard de l'activité footballistique quotidienne et mondiale. Le football, c'est le goût des autres : quoi de plus exaltant que ce sport simple qui peut parfois s'apparenter à une discipline artistique ? Ce qu'il véhicule en positif vaut d'être enseigné dans toutes les écoles, elles-mêmes viatiques premiers de la nécessaire socialisation des générations montantes. Point d'angélisme toutefois. À lui seul, le foot ne saurait résoudre tous les conflits. La FIFA, l'UEFA, et pas davantage la FFF, ne prétendent s'instaurer en ONU. Il serait cependant éminemment souhaitable de s'affranchir d'une

certaine langue de bois, surtout employée à l'endroit de l'équipe nationale, dont les résultats pour le moins contrastés ne traduisent pas seulement la « noble incertitude du sport ». L'encadrement de la vitrine que constitue le Onze de France devait être astreint lui aussi au respect des valeurs fondatrices du sport. La sincérité et la clairvoyance, ne sont pas ennemies de la compétence, et le parler vrai revêt une autre valeur éducative que la méthode Coué.

Recommandations

Le monde du football ne doit pas culpabiliser de sa réussite et sous-estimer son apport positif à la société. Il doit néanmoins, pour préserver cela, être conscient des menaces qui pèsent sur lui et des éventuelles dérives qui sont susceptibles de minorer les bénéfices qu'il peut apporter à la société. Le monde du football fait de la politique (au sens large du terme) comme Monsieur Jourdain faisait de la prose. Il doit prendre conscience de ses responsabilités, les assumer franchement et revendiquer d'être mieux pris en considération, mieux faire savoir ses contributions au vouloir vivre ensemble.

Voici quelques recommandations pour améliorer encore l'impact positif du football.

- 1) Un colloque annuel football et société pourrait être organisé sous l'égide de la Fédération française de football ou de la Fondation du football. Ce colloque réunirait acteurs de terrain et analystes extérieurs, exemples concrets et réflexion globale, afin de mesurer les apports positifs du football en tant que phénomène social, sa contribution globale aux questions d'intégration, de vouloir vivre ensemble, de lien social, de lutte contre le racisme, d'apprentissage du respect des règles, de la promotion de valeurs collectives.
- 2) L'équipe de France est l'emblème du football français. Certes ce qui compte avant tout ce sont les résultats sur le terrain. Sa cote d'amour est avant tout indexée sur ses succès. Mais contrairement à ce que pensait Machiavel, il n'est plus aujourd'hui préférable d'être craint que d'être aimé. Si l'équipe de France doit être craint par ses adversaires, elle doit

être aimée par les Français. L'équipe de 1998 a marqué les mémoires collectives, non seulement par ses victoires, mais aussi par la générosité et la chaleur humaine collective qu'elle dégageait. Le repli sur soi et l'ignorance de l'environnement et des supporters ne sont pas la condition du succès. Le statut d'international français donne des droits, ceux-ci sont accompagnés d'obligations, ceux entre autres de retrouver une proximité avec la Nation et ses citoyens que l'on représente.

- 3) Il y a sans doute des internationaux et/ou des jeunes professionnels égoïstes, il y en a aussi qui sont généreux et qui éprouvent de la satisfaction d'être utiles au collectif, de mettre leur notoriété au service de causes nobles et d'intérêt public. Certains le font volontairement en toute discrétion. D'autres seraient disponibles mais ne savent pas comment, où et avec qui agir. D'autres ont peur de se faire manipuler.

La fondation du football pourrait être chargée de faire l'interface entre les associations et ONG, qui aimeraient que leurs actions soient appuyées par des sportifs de haut niveau, et les footballeurs qui sont prêts à s'engager.

- 4) Un recensement complet de l'aide que le football professionnel apporte au football amateur ou au sport amateur ainsi que les différentes actions sociales des structures FFF, fondation du football, LPF, UCPF, et les Clubs permettrait de valoriser ce qui est fait et qui est souvent largement ignoré.
- 5) Les joueurs, éducateurs, dirigeants, arbitres professionnels ont une responsabilité d'exemple à porter sur et en dehors du terrain, par leurs comportements et leurs déclarations. Leur statut, leur célébrité leur procurent des droits, mais également des obligations. Tout comme « noblesse oblige » on devrait dire « célébrité oblige ». Si les joueurs ont souvent été les plus courageux dans la dénonciation du racisme, ils sont souvent fâchés par leurs dirigeants et subissent des pressions

injustifiables. Il faut être Abdeslam Ouaddou pour oser porter plainte et se substituer à ceux en charge de sa sécurité, sans user de violence.

Plus globalement, il est important que les instances sportives témoignent et apportent leur soutien aux sportifs dans leurs démarches de promotion des Droits de l'Homme.

6) Concernant les supporters violents/racistes Si une nouvelle évolution (et un durcissement) des sanctions est dans l'air du temps, une application ferme, systématique et courageuse des lois, des règlements, des chartes, des conventions, déjà existants serait largement suffisante pour enrayer le fléau de la violence et du racisme. Un exemple : dans le cas des interdictions de stade, les tribunaux n'appliquent pas par méconnaissance des textes et de la réalité du terrain la mesure complémentaire de « pointage au commissariat », pourtant indispensable à une application efficace de la sanction. Concernant ces interdictions de stade, dans le respect de la Justice et des droits de la défense, il est impératif de privilégier la voie judiciaire, notamment *via* les comparutions immédiates, plutôt que la voie administrative. Aucune connivence, aucun soutien ne peut être admis de la part des dirigeants envers des groupes ou leaders de supporters ayant commis des délits. En revanche, s'ils en admettent le principe, et s'ils le respectent, des clubs peuvent tout à fait responsabiliser et valoriser des supporters, qui peuvent jouer un rôle social pour des jeunes, d'appui pour l'équipe, de partenaire pour les dirigeants. C'est une nouvelle relation à inventer, mais qui exige une véritable fermeté de la part des dirigeants et une véritable responsabilisation de la part des supporters, qui doivent reconnaître leurs devoirs, et non réclamer des droits supérieurs à ceux qu'ils ont dans la société.

- 7) Il est impératif de redonner l'envie aux femmes de venir au stade, aux parents d'y amener leurs enfants, comme les pères le faisaient auparavant. Cela aidera à rendre les tribunes moins violentes et permettra aux stades de diversifier leur public. Ce cercle vertueux est possible par la valorisation d'initiatives positives comme les Ecoles de supporters par exemple. Il faut absolument une démarche volontariste dans ce secteur. Un changement des mentalités est nécessaire. Cela doit passer par la valorisation, l'exemple, mais ce n'est pas suffisant : il s'agit d'une véritable conduite de changement qui est à opérer. Cela passe sûrement par des séminaires de réflexion sur les freins de haut en bas de pyramide, par des aides financières et logistiques, par des places réservées aux femmes, et même par des sanctions. Il ne s'agit nullement d'avoir une égalité en nombre au niveau des pratiques « homme »-« femme », mais sans cette détermination, il faudra des dizaines d'années au moins pour mesurer un changement. Tout est lié. Former des éducatrices ou dirigeantes aidera à la pratique de joueuses. Si les femmes sont plus nombreuses dans les instances, forcément elles poseront le débat de la libération de créneaux et d'encadrement pour des licenciées potentielles, de la place du public féminin, etc.
- 8) Ce n'est pas parce que les actes reprehensibles doivent être punis et les sanctions systématiquement appliquées que les tribunes des stades de football doivent être aseptisées pour autant. Le spectacle vient aussi des tribunes, pour les médias, comme pour les spectateurs : il faut peut-être trouver une solution technique aux fumigènes par exemple. Il faut que les supporters puissent continuer à préparer, participer pleinement à l'événement, à l'animation des tribunes, comme pour tout spectacle sportif.
- 9) Concernant les sanctions

Il est indispensable de travailler à l'uniformisation des législations et règlements sportifs antiracistes en Europe. Les disparités restent encore trop importantes et ne permettent pas de lutter efficacement contre les dérives racistes, en particulier dans les Pays de l'Est de l'Europe. Aux instances politiques et sportives de faire le nécessaire.

L'harmonisation des lois doit concerner également les sanctions contre le sexisme et l'homophobie. L'arsenal législatif en place pour lutter contre le racisme doit exister de même pour le sexisme et l'homophobie. Avant tout, une reconnaissance du problème par les clubs et les instances est indispensable.

10) Les moyens de formation et d'accompagnement des bénévoles doivent être augmentés, face aux difficultés croissantes rencontrées et à l'exigence accrue. La création de postes d'encadrement, de médiations dans les clubs sportifs est indispensable. La valorisation de projets d'éducation à la citoyenneté par et dans le sport doit être un axe fort de la politique du football français. La formation doit à la fois valoriser la pratique mais aussi les métiers d'arbitres, d'entraîneurs, auprès des jeunes footballeurs. C'est une des actions qui devrait aider les minorités à accéder aux postes desquels elles sont absentes aujourd'hui.

11) Les problèmes rencontrés par les jeunes footballeurs africains doivent être traités. Une coopération accrue entre l'Europe et l'Afrique afin de mener une politique de prévention efficace auprès des familles. Une plus grande responsabilisation des clubs ; sanctions de la part des instances du football pour ceux qui ne mènent pas une politique de recrutement protégeant ces nouveaux immigrés, qui abusent de la confiance de ces jeunes joueurs. En cas d'échec

pour le joueur, un accompagnement individualisé, la prise en compte de critères appropriés pour que certains jeunes puissent rester sur le territoire dans des conditions décentes ; pour les autres, une aide au retour dans la dignité, prise en charge par les clubs et suivie par des associations spécialisées. Un contrôle plus strict des agents de joueurs au sein des clubs, notamment ceux officiant à l'étranger. Les pratiques de certains agents, certains intermédiaires, certains passeurs africains ou européens (véritables réseaux clandestins) sont hors la loi. Ne respectant pas le cadre législatif national, qui plus est à des fins crapuleuses, ces derniers doivent être sévèrement punis. Il convient d'impliquer les médias européens, principalement ceux regardés massivement par la population africaine (par exemple pour les pays francophones, s'appuyer sur les chaînes/radios publiques telles que TV5, France 24, Rfi, etc.), qui doivent servir de relais aux messages de prévention à adresser aux jeunes footballeurs et à leur famille. Une charte devrait être rédigée, ouverte à la signature pour tous les clubs professionnels européens et les fédérations nationales et l'UEFA. Ceux qui ne la signeraient pas subiraient la sanction de l'opinion, ceux qui la violeraient pourraient être sanctionnés par leur fédération nationale ou l'UEFA.

- 12) Aujourd'hui, les moyens attribués au football amateur par les collectivités locales dans les politiques publiques sont malheureusement trop conditionnés au niveau de jeu des équipes et non pas au regard de son utilité sociale. Il conviendrait de rééquilibrer ceci. Pour être soutenus, les dirigeants des clubs de football amateur doivent démontrer sur leur territoire et à travers leurs actions, la centralité de ce sport dans les dynamiques éducatives et sociales.
- 13) La création d'un fond départemental baptisé « Sport et Education » destiné à soutenir financièrement les initiatives des clubs en matière de prévention et de promotion de la citoyenneté.

- 14) a) La création d'un label (avec cahier des charges précis) départemental « Vive le sport » pour récompenser les clubs qui oeuvrent pour la promotion de la citoyenneté.
- b) La création d'une bonification pour les matchs sans incidents et/ou sans cartons

15) Pour des Etats Généraux du supportérisme

Dans le contexte présent du football, marqué par l'augmentation des spectateurs, l'installation durable des formes de supportérisme apparues dans la dernière décennie, il est nécessaire que le football s'engage dans une vraie politique du supportérisme, complémentaire de leurs politiques de sécurité et de leurs politiques commerciales. Cela suppose une prise en considération de la réalité du phénomène en France pour savoir sur quoi il est possible d'agir et une définition des responsabilités qui incombent à chacun des acteurs intervenant dans le football.

S'il y a accord sur la nécessité d'avoir des relations avec les supporters, il y a souvent désaccord sur la question de l'attitude à adopter vis-à-vis des ultras. Il convient pourtant de relativiser la dimension radicale du phénomène ultra. D'abord, par rapport à d'autres pays, le phénomène est nettement moins important et virulent. Ensuite, ce ne sont pas, pour la majorité d'entre eux, des êtres irrationnels, inaccessibles à toute argumentation. Ils ont des objectifs qui traduisent une véritable volonté de jouer un rôle au plan du football local ou au plan de la ville. Il faut les prendre au mot pour les responsabiliser.

Les associations ultras ont un rôle régulateur sur les supporters. Il y a un risque à ne pas les reconnaître : c'est d'alimenter des frustrations et le sentiment d'être rejeté. Il y a un risque à vouloir

les intégrer à toute force : c'est alimenter le sentiment d'être récupéré. Il y a un risque à éventuellement vouloir casser les grandes associations ultra : ce serait celui de la fragmentation qui fait le jeu de petits groupes beaucoup moins contrôlables. Il y a un équilibre à tenir entre intégration des supporters (par la négociation et la recherche de compromis) et respect de leur autonomie, sachant que toute récupération évidente signifie scission de l'association et donc création d'une autre qui sera encore plus radicale.

Outre le développement de fonctions spécialisées dans les clubs, l'organisation d'Etats Généraux du supportérisme qui réuniraient l'ensemble des acteurs concernés pourrait être l'occasion de mettre la question du supportérisme sur la place publique.

- 16) Dispenser une meilleure information et une éducation sur le phénomène et les dangers du dopage ainsi que sur les produits dopants. À l'instar des nouvelles politiques de lutte contre les dépendances et plus largement des stratégies efficaces d'éducation à la santé, il ne s'agit pas de se limiter à diaboliser le dopage. Il convient d'en reconnaître les effets sur les performances tout en étant précis et objectifs sur les risques à long terme de la prise de produits dopants et d'un usage détourné du médicament.
- 17) Il faut réduire le nombre de matchs que peuvent jouer les joueurs. Nombre d'anciens joueurs, parmi lesquels Laurent Blanc, demandent la suppression de certaines compétitions inutiles. L'allègement du calendrier doit aller de pair avec le strict respect des périodes de trêve.
- 18) Il faut systématiser les contrôles sanguins et mettre en œuvre les techniques les plus avancées pour traquer la présence de substances

interdites. La récente mise en évidence d'EPO de deuxième génération dans le sang du coureur cycliste Riccardo Ricco montre que les tricheurs n'ont pas toujours une longueur d'avance sur les contrôles.

- 19) Il faut sanctionner systématiquement les footballeurs convaincus de dopage en appliquant les peines prévues et réfléchir à l'application d'une sanction collective envers l'équipe elle-même, dès lors qu'un de ses joueurs est convaincu de dopage.
- 20) Si le football est un sport collectif basé sur l'épanouissement des talents individuels, la diversité des représentations, des familles de football ne doit pas conduire à une balkanisation dommageable. Il est indispensable que les différentes instances jouent de façon collective pour être efficaces et entendues au niveau national et international. Sinon, c'est tout simplement une perte d'influence et de crédit que subira le football.
- 21) Il doit être possible de montrer les images des matchs sur les grands écrans des stades. Ceci est parfois évité alors que c'est techniquement possible, par crainte de réactions négatives du public en cas de fautes d'arbitrage. C'est partir du principe que les arbitres se trompent plus souvent qu'ils n'ont raison. Dans bien des cas les images montreront au contraire le caractère judicieux de la décision de l'arbitre.
- 22) Il faut supprimer les grilles dans les stades. Ce qui a été possible en Angleterre doit l'être en France.
- 23) Le monde du football devrait s'organiser pour mettre en œuvre une double stratégie comparable de veille législative et réglementaire et de lobbying auprès des différentes instances européennes (Commission, Parlement européen, Conseil de l'Union européenne).

Il s'agirait d'être informé en amont des projets pouvant avoir une incidence sur le football français afin d'avoir le temps de réagir et défendre ses intérêts.

Plus important encore, l'objectif serait de diffuser par des débats, conférences, articles, rapports, les thèses et idées propres au football français afin de faire avancer ses thèses au niveau européen.